

DEUX

POÈMES COURONNÉS

DEUX

# POÈMES COURONNÉS

PAR

L'UNIVERSITÉ LAVAL

---

L. PAMPHILE LEMAY

QUÉBEC

P.-G. DELISLE, IMPRIMEUR, 1, RUE PORT DAUPHIN

1870

## PRÉFACE

Il y a trois ans l'Université-Laval établissait un concours de poésie Canadienne. C'était la première fois dans notre jeune pays que les lettres se voyaient ainsi acclamées. Nos jeunes muses ont dû tressaillir alors et sourire bien tendrement aux Protecteurs de leurs nourrissons. Chacun des poètes enfourcha donc son Pégase et donna de l'éperon dans les flancs du rétif coursier. Trois médailles, l'une en or, la seconde en argent et la troisième en bronze, toutes trois frappées aux armes de l'Université, attendaient les vainqueurs.

J'ai concouru deux fois, et deux fois j'ai eu la bonne fortune d'obtenir la médaille d'or. Les poèmes que je publie aujourd'hui sont les deux poèmes couronnés. Pour la lyre Canadienne surtout, les sujets de ces poèmes étaient beaux. Dans le premier, la *Découverte du Canada*, que de choses à chanter ! D'abord ce fleuve immense et ces forêts vieilles comme le monde ; puis ces tribus sauvages toujours en guerre, cette lutte de la Foi contre le paganisme, de la civilisation contre la barbarie, ces travaux, ces combats héroïques des premiers colons français.

Quelques uns de nos meilleurs littérateurs ont été inspirés par les souvenirs des premiers jours de la Patrie, et ils ont pris la lyre. Qu'on lise "*Donnacona*" cette jolie pièce de vers que je reproduis à la fin de mon livre, et l'on se convaincra que le souffle de la poésie a passé sur nos bords. L'auteur de ce morceau

charmant, poète et prosateur, orateur et homme d'État, est l'Hon. M. Chauveau aujourd'hui premier ministre de Québec.

Cependant nous n'avons pas eu pour traiter le premier sujet tout le temps nécessaire. Il a fallu en quatre mois composer l'ouvrage et en délivrer deux copies à la Faculté des Arts. Je dis ceci afin de désarmer un peu la critique.

Le second sujet était un "*Hymne national pour la fête des Canadiens Français.*" Quel pays n'a pas sa part de gloire et de renommée ? Quel ciel n'a pas son joyeux soleil et ses tentes d'azur ? Quelle terre n'a pas ses antiques forêts, ses fleuves profonds et ses moissons dorées ? Et quand ce pays est le Canada avec son ciel tour à tour de Naples et de Sibérie, ses fleuves majestueux, ses forêts séculaires et ses campagnes fécondes,

le Canada où la France, à force d'héroïsme, a implanté sa foi, sa langue et ses coutumes, quel poète n'aimerait pas son pays ?

L. PAMPHILE LEMAY.

Québec, 1er Septembre 1870.

L'Université-Laval a été fondée il n'y a que quelque dix ans par MM. les Directeurs du Séminaire de Québec. Cette Université que les étrangers admirent avec raison s'est placée, du premier coup, au rang des meilleures institutions de ce genre en Amérique. C'est par un juste sentiment de reconnaissance qu'on l'a appelée " Laval " du nom de l'illustre fondateur du Séminaire de Québec, Mgr. de Laval Montmorency premier Evêque du Canada. Les magnifiques bâtiments destinés à l'Université ont coûté au-delà de \$300,000, et chaque année encore le Séminaire sacrifie des sommes considérables pour soutenir dignement son œuvre chrétienne et patriotique.

# LA DÉCOUVERTE DU CANADA

Poëme couronné le 11 septembre 1867

A solis ortu usque ad occasum,  
laudabile nomen Domini.

De l'aurore au couchant le nom  
du Seigneur est digne de louange.

Ps. 112.

## I

### L'ANGE DU CANADA

Quels sons mélodieux ! quelle ardente prière  
Montent comme un parfum au trône de lumière  
Où s'est assis le Dieu de toute éternité !  
Sur le front des élus quelle sérénité  
Plus douce que l'éclat de l'aube matinale !  
Quel cantique joyeux des harpes d'or s'exale !

Quels accents jusqu'alors au ciel même inouïs

Font entendre les luths des anges réjouis !

“ De l'aurore au couchant, disent les chants des anges,

“ Le saint nom du Seigneur est digne de louanges !

“ Dieu parle, et l'univers sur son axe brûlant,

“ Frémit d'un saint transport et l'adore en tremblant.

“ Lui seul est éternel. Son bras soutient la terre :

“ Il pourrait la briser comme un jouet de verre.

“ Le vagabond nuage obéit à sa voix ;

“ Le tonnerre et le vent reconnaissent ses lois.

“ Il parait, et l'éclat de son auguste face

“ Fait pâlir les soleils qui roulent dans l'espace.

“ Que tout genou fléchisse à son nom glorieux !

“ Que la terre le craigne et qu'on le chante au cieùx ! ”

Et pendant que l'écho des célestes Portiques

Répète des Elus les concerts magnifiques,

Comme l'écho des bois, à l'approche du jour,  
Répète des oiseaux les cantates d'amour,  
Vers le Père Éternel dont toute vie émane  
On voit venir un ange au regard diaphane :  
Son pied glisse léger sur les brillants rubis  
Qui parsèment du ciel les merveilleux tapis ;  
Il replie en marchant ses ailes fatiguées ;  
De ses longs cheveux d'or les boucles prodiguées  
Retombent mollement et flottent sur son cou.  
Un nœud retient sa robe au dessus du genou.  
Il répand sur ses pas un parfum agréable.  
Et porte pour couronne une branche d'érable.

Alors sont suspendus les chants mélodieux ;  
Les luths divins alors restent silencieux.  
Un aimable sourire accueille à son passage  
Cet ange voyageur dont l'auguste visage,

A travers les rayons de l'immortalité,  
Laisse voir les soucis dont il est agité.  
Et quittant aussitôt la droite de son Père,  
Vers l'Esprit glorieux qui monte de la terre  
Se hâte de venir le Fils du Tout-Puissant.  
Il aime cette terre où fut versé son sang :  
C'est lui qui vint briser ses entraves funébres  
Et porter la lumière à travers ses ténèbres.

Mais le père du mal vaincu par le Sauveur  
S'est levé de nouveau la haine dans le cœur :  
Ses ministres maudits s'envont par tout le monde  
Semant les noirs conseils et la discorde immonde.

Pour garder ses Elus contre les ennemis  
Que l'enfer irrité dans sa rage a vomis.

Comme les noirs cailloux et les cendres brûlantes  
Que jettent les volcans sur des plaines brillantes,  
Le Seigneur a choisi dans sa divine cour  
De fidèles Esprits au cœur brûlant d'amour.

C'est un de ces gardiens dont le saint ministère  
Est d'inspirer l'amour aux peuples de la terre  
Qui vient d'entier aux cieux. Quelle est sa mission ?  
Pourquoi sur son front pur se peint l'affliction ?  
Pourquoi son œil limpide est-il devenu terne ?  
Devant le Tout-Puissant trois fois il se prosterne,  
Et le ciel avec lui trois fois tombe à genoux.  
—“ O Dieu d'amour, dit-il, Dieu dont le nom si doux  
“ Devrait pour tout mortel être un objet d'hommage,  
“ Je n'ai pas encor vu sur la lointaine plage  
“ Où j'erre solitaire, hélas ! depuis longtemps,  
“ Les cœurs monter vers vous purs, honnêtes, contents !

- “ L’immense Canada sur ses féconds rivages  
“ Ne voit se promener que d’ignares sauvages,  
“ Malheureuses tribus que le roi des enfers  
“ Se vante de tenir à jamais dans ses fers !  
“ Naguère cependant un des fils de la France,  
“ L’humble et pieux Cartier, apporta l’espérance  
“ A mon cœur abattu par les chagrins amers,  
“ Sur de frêles vaisseaux il traversa les mers,  
“ Il vint bravant la mort, sans orgueil et sans crainte,  
“ Aux confins du pays arborer la croix sainte,  
“ Inspiré du démon, un vieux chef Indien  
“ Voulut fouler aux pieds l’étendard du chrétien :  
“ Ces vastes bois, dit-il, voilà mon héritage :  
“ Je ne veux pas qu’un autre avec moi les partage !  
“ Va-t’en, Visage-Pâle, au pays d’où tu viens,  
“ Et ne t’obstine pas à me ravir mes biens ! ”  
“ Maintenant, ô Seigneur, le marin intrépide  
“ A repassé la mer sur son vaisseau rapide,

- .. Et le suave espoir qu'il m'avait apporté,
- .. Comme une ombre qu'efface une vive clarté.
- .. S'est, hélas ! tout à coup envolé de mon âme !
- .. Ne laissez pas, Dieu grand, triompher cette trame
- .. Que les anges maudits, de votre nom jaloux,
- .. Au fond de leur abîme, ourdirent contre vous ;
- .. Et daignez éclairer, sur ces rives si belles,
- .. Du flambeau de la foi les pauvres infidèles !
- .. Je volerai moi-même au pays de Cartier :
- .. J'animerai la foi de ce roi chevalier
- .. Qui gouverne aujourd'hui la France catholique :
- .. Il revendiquera sa part de l'Amérique :
- .. Et vous serez béni sous ces immenses bois
- .. Qui pour vous célébrer n'ont pas encor de voix ! "

Ainsi parle à genoux aux pieds de Dieu le Père

L'ange du Canada. Sa voix douce qu'altère

Un mélange d'amour et de timidité,  
A le plaintif accent du filet argenté  
Qui cherche son chemin dans la fente des pierres.  
Comme deux diamants, sous ses blondes paupières  
Coulent deux larges pleurs qu'il essuie en secret.  
Ses habits éclatants de l'antique forêt  
Versent autour de lui les suaves arômes.  
Le silence est profond sous les célestes dômes,  
Et tout le ciel attend avec anxiété  
Que le Dieu trois fois saint dicte sa volonté  
A cet ange gardien d'une terre nouvelle.  
Les accords ravissants de la harpe éternelle.  
Et les accents d'amour des Esprits glorieux  
Ne font pas tressaillir les profondeurs des cieux  
Comme un seul mot tombé de la bouche du Père :  
—“ Ministre bien aimé, dit le Très-Haut, espère :  
“ Ton zèle infatigable a sù toucher mon cœur.  
“ Je changerai bientôt tes peines en bonheur :

- .. Tu n'auras pas en vain travaillé pour ma gloire,
- .. Et Lucifer sur nous n'aura pas la victoire.
- .. Cette rive sauvage où tu t'es exilé,
- .. Ce pays inconnu de barbares peuplé
- .. Que l'orgueilleux Satan tient dans son esclavage,
- .. Brisera ses liens, sera mon héritage !
- .. Et c'est de ce pays aujourd'hui tant obscur
- .. Qu'un jour je recevrai l'hommage le plus pur !
- .. Va, Messenger fidèle, aux rivages de France,
- .. Va déjouer l'enfer. Fais briller l'espérance
- .. D'une éclatante gloire et d'un bienfait divin
- .. Aux yeux du grand monarque et du pieux marin."

Et cessant de parler, le Dieu de la sagesse  
Mit sur le front de l'ange un baiser de tendresse.  
Alors la molle lyre et le clairon d'airain,  
Et la harpe et le luth résonnèrent soudain.

— De l'aurore au couchant, disaient les chants des anges,

“ Le saint nom du Seigneur est digne de louanges !

“ Dieu parle, et l'univers sur son axe brûlant,

“ Frémit d'un saint transport et l'adore en tremblant.

“ Lui seul est éternel. Son bras soutient la terre.

“ Il pourrait la briser comme un jouet de verre.

“ Le vagabond nuage obéit à sa voix ;

“ Le tonnerre et le vent reconnaissent ses lois.

“ Il parait, et l'éclat de son auguste face

“ Fait pâlir les soleils qui roulent dans l'espace.

“ Que tout genou fléchisse à son nom glorieux !

“ Que la terre le craigne et qu'on le chante aux cieux ! ”

## LE VIEUX CHEF INDIEN

C'était l'heure où les bois s'éveillent aux ramages  
Des ruisseaux babillards et des oiseaux sauvages ;  
Où du soleil levant les radieux reflets  
Redonnent leur couleur aux feuilles des forêts ;  
Où le pétrel hardi de la plage s'élançe  
Vers les flots menaçants que l'orage balance.

Sur les bords inconnus où le vaillant Cartier,  
A Dieu comme à son roi se vouant tout entier,  
Était venu naguère élever la croix sainte,  
Un vieillard cheminait jetant au vent sa plainte.  
La tristesse ridait son visage cuivré ;  
Comme un arbre fleuri, comme un tapis ouvré  
Son corps était orné de figures bizarres ;  
Et nouant ses cheveux, les plumes les plus rares.  
S'élevaient sur sa tête en panache éclatant.  
Sur les vagues d'azur son œil allait flottant  
Comme le frêle jonc, comme l'algue légère,  
Et paraissait chercher une rive étrangère.  
Et, quand il était las de regarder les flots,  
Le vieillard exhalait de lugubres sanglots ;  
Et d'une main tremblante armant son arc de frêne,  
Vers une haute croix qui dominait la plaine,  
Il lançait, furieux, un trait empoisonné.  
De son audace alors il semblait étonné,  
Et reprenait pensif sa marche solitaire.

Cet homme au regard sombre, au cœur plein de colère,  
C'était l'Indien dont la frémissante voix,  
Pour repousser Cartier et renverser la croix,  
Avait jadis tâché sur ces mêmes rivages,  
D'éveiller les soupçons des peuplades sauvages.  
Mais de l'homme des bois l'inutile fureur  
Dans l'âme du marin ne mit point la terreur ;  
Et Cartier s'éloigna de cette étrange plage  
Emmenant du vieillard les deux fils en otage.  
Le père infortuné suivit longtemps des yeux  
Le vaisseau qui portait ses fils sous d'autres cieux.  
Maintenant il revient, au lever de l'aurore,  
Promener ses chagrins sur la rive sonore.  
La haine et la douleur se peignent sur ses traits ;  
Pour lui la solitude a seule des attraits.  
Il demande ses fils au soleil qui se lève !  
Il les demande aux flots qui roulent sur la grève !  
Mais sur le sein des mers, comme une aile d'oiseau,

Il ne voit point s'ouvrir la voile du vaisseau

Qui doit lui ramener les fils de sa tendresse !

— « Vaillant Domagaya, dit-il, dans sa détresse,

« Noble Taiguragny, me serez-vous rendus ?

« Ah ! si mon bras plus fort vous avait défendus

« Contre la cruauté de ces Visages-Pâles,

« Je ne pleurerais point ! Et comme les rafales

« Chassent dans les jours froids les feuillages légers,

« Nous aurions de nos bords chassé les étrangers !

« A ces rochers déserts pendant combien de lunes

« Raconterai-je encor mes tristes infortunes ?

« Quand viendrez-vous reprendre, ô fils que j'ai perdus,

« Vos carquois pleins de traits et vos arcs détendus ? »

Pendant que sur la rive où déferle la lame

Le vieux chef Indien épanche de son âme

Une haine inutile et des regrets amers,

Un esprit malfaisant envoyé des enfers

A pris d'un vieux jongleur la hideuse figure,

Et la démarche lente, et la haute stature.

Il s'approche aussitôt du chef de la tribu :

Ils sont amis d'enfance ; ils ont ensemble bu,

Au milieu des forêts, à la même fontaine ;

Ensemble ils ont fait plus d'une chasse lointaine :

— « Pourquoi te consumer, dit-il, en vains regrets,

« Toi le premier guerrier de nos vastes forêts ?

« Ton corps est décharné comme un arbre qui sèche.

« Le chevreuil ne craint plus la pointe de ta flèche.

« Attends-tu que les Blancs te ramènent tes fils ?

« Ou bien regrettes-tu d'avoir craint leurs défis ?

« Les feuilles jauniront et laisseront les branches,

« La neige bien souvent tendra ses nattes blanches,

« Et les petits oiseaux tisseront plusieurs nids,

« Avant que tes enfants soient ici réunis.

« Te le dirai-je, ô chef, oui j'ai vu, dans mes rêves,

« Cette fatale croix s'étendre sur nos grèves.

- .. **Dominer** nos forêts, écraser nos hameaux !
- .. **Et** sur ses larges bras se perchaient les oiseaux ;
- .. **Et** nos traits aiguisés ne pouvaient les atteindre ;
- .. **Et** nos fiers ennemis semblaient ne plus nous craindre !
- .. **Et** j'ai vu sur nos bords venir les guerriers blancs :
- .. **Nous** étions devant eux stupéfaits et tremblants.
- .. **Je** t'ai vu le premier, (qu'au moins nul ne le sache,)
- .. **Porter** le calumet, puis enterrer la hache.
- .. **Pour** détourner les maux qui nous menacent tous,
- .. **J'ai** consulté déjà les puissants manitous.
- .. **Il** faut bannir la croix de nos forêts antiques,
- .. **La** croix où sont gravés des mots cabalistiques !
- .. **C'est** alors seulement que sous nos bois épais,
- .. **Sans** craindre d'ennemis, nous chasserons en paix !"

Ainsi parle au vieux chef le malfaisant génie.

Sa voix a du torrent la sauvage harmonie,

Et dans ses fauves yeux luit la duplicité.  
Il s'enfonce aussitôt avec rapidité  
Sous les arbres touffus qui bordent le rivage.  
L'Indien dans son cœur sent s'éveiller la rage.  
Il jette sur la croix un regard courroucé  
Et se laisse tomber sur un tronc renversé.  
Alors un noir corbeau perché sur un érable  
Fit entendre trois fois son cri désagréable,  
Et sur l'oiseau sinistre, aussi prompt que l'éclair,  
Un épervier cruel fondit du haut de l'air.

Le vieillard plein de trouble entra dans sa cabane ;  
Et sur le seuil couvert de feuilles de platane,  
Cachant dans ses deux mains son front plein de soucis,  
Immobile, il resta tout un long jour assis.

Quand les ombres du soir noyèrent le feuillage,  
Il passa comme un spectre à travers le village,  
Ordonnant aux anciens de tenir leur conseil  
Avant que de la mer s'élevât le soleil.

Aussitôt les vieillards laissent leurs toits d'écorce.  
Sur les pas de leur chef une invisible force  
Les pousse tour à tour avec docilité.  
Leur sagesse souvent et leur fidélité  
Ont gardé la tribu contre un danger probable.  
Leurs calumets remplis d'un tabac détectable  
Exhalent la fumée en orbes gracieux,  
Pendant qu'assis en cercle et tout silencieux,  
Ils écoutent le chef dont l'ardente parole,  
Plus souple qu'au matin le ramier qui s'envole,  
Leur dépeint à grands traits son trouble et sa douleur,  
Et son long entretien avec le vieux jongleur.

Après qu'il eut parlé, le vaillant chef sauvage  
Ayant poussé trois cris, se cacha le visage.

Le plus vieux du conseil prit la parole alors :

- “ Je ne sais quel génie a jeté sur nos bords
- “ Ces hardis guerriers blancs que tu sembles tant  
[craindre.
- “ Ils t'ont ravi tes fils : ton grand cœur peut se plaindre.
- “ Cependant je les crois moins cruels que rusés :
- “ Ils n'ont pas bu leur sang dans leurs crânes brisés.
- “ Ils auraient pu, sans peur, nous déclarer la guerre,
- “ Car leurs mains pour tuer s'emparent du tonnerre.
- “ Et s'ils sont les amis des esprits malfaisants
- “ Pourquoi nous ont-ils fait de si riches présents ?
- “ Ils veulent à tes fils enseigner leur langage.
- “ Et cette croix, ô chef, est peut-être le gage
- “ De leur prochain retour au milieu de nos bois.
- “ C'est peut-être leur Dieu : tous vinrent à la fois

“ Se jeter devant elle à genoux sur la terre.

“ Si nous la renversons redoutons leur colère.

“ Mais pourquoi le jongleur n'est-il donc pas ici ?

“ Lui qui se plait, ô chef, à nourrir ton souci.

“ Il n'ose pas venir nous raconter de songe.

“ Craindrait-il d'être enfin convaincu de mensonge ?

“ Tapi comme un renard au fond de son terrier,

“ Il ne redoute pas la flèche du guerrier.

“ Pourquoi les hommes blancs nous tendraient-ils des  
[pièges ?

“ Tu reverras tes fils avant que plusieurs neiges

“ Aient aux bois suspendu leurs éclatants flocons,

“ Car le grand Manitou sait consoler les bons.

“ J'ai dit.” Et le vieillard vint s'asseoir en silence.

Il était le plus sage, et sa mâle éloquence

Savait faire toujours prévaloir son conseil.

Quand il eut pris sa place un murmure pareil

Au grondement lointain d'une haute cascade,

Fit trembler l'humble toit du chef de la bourgade.

Tous ne se rendaient pas à ses sages avis.  
La vengeance était douce à des cœurs asservis,  
Des cœurs pliés au joug des passions brutales.

Pendant qu'ils accusaient tous les Visages-Pâles:  
D'être venus troubler la paix de leurs vieux jours,  
Et que le chef pleurait sur ses fils, ses amours,  
La cabane s'ouvrit. Haletante, effarée  
Comme le cerf atteint d'une flèche acérée,  
Une jeune Indienne entra soudainement.  
Son œil noir scintillait comme le diamant ;  
Son corps svelte, élancé, pliait comme le frêne ;  
Sur ses flancs demi-nus ses longs cheveux d'ébène  
Etendaient mollement un voile de pudeur ;  
De l'arc ses noirs sourcils égalaient la rondeur ;  
Du feuillage d'hiver son front mélancolique  
Avait en ce moment la teinte métallique.

Cette femme c'était la douce Naïa,

Naïa fiancée au fier Domagaya.

Elle vient vers le chef :—“ Je ne sais pas, dit-elle.

“ Si tu daigneras croire à ce récit fidèle

“ Que va faire à la hâte une naïve enfant.

“ N'attaque pas la croix, un Esprit la défend !

“ J'ai vu tout près assise une femme plus blanche

“ Que l'écume des flots où la lune se penche !

“ Plus belle que la fleur éclore le matin !

“ Son langage plus doux qu'un chant d'oiseau lointain

“ Faisait au loin vibrer le verdoyant feuillage !

“ Ses vêtements de neige et son divin visage

“ Brillaient comme un foyer allumé sous les bois !

“ Ses bras avec amour enveloppaient la croix.

“ Ecoute, me dit-elle, ô ma pauvre Indienne,

“ Ecoute les conseils de la Vierge chrétienne.

“ J'ai porté dans mon sein le Fils du Grand-Esprit.

“ Le Grand-Esprit peut tout. Heureux ceux qu'il chérit ;

- “ Car il ne permet pas que le mal leur arrive.  
“ Il aime les tribus qui peuplent cette rive,  
“ Et c'est pour leur apprendre à saintement prier  
“ Que vers elles, un jour, vint un pieux guerrier.  
“ Les Blancs sont ses amis. Ils sont éléments et braves :  
“ Ils n'apporteront pas de cruelles entraves  
“ Au poignet vigoureux de l'homme des forêts,  
“ Mais d'un bonheur plus grand vous diront les secrets.  
“ Si vous osiez pourtant briser cette croix sainte,  
“ Le Grand-Esprit du ciel écouterait la plainte  
“ Des guerriers d'orient qui vont bientôt venir,  
“ Et vous ferait alors cruellement punir.”  
“ Ainsi parla la Vierge : et sa bouche adorable  
“ Répandait autour d'elle un parfum agréable.  
“ Puis elle disparut dans les ombres du soir.  
“ Je la cherchai partout mais ne pus la revoir.”

La voix de Naïa, sont accent de franchise,  
Son visage agité d'une extrême surprise,  
L'amour pour la vertu qu'on lui connut toujours,  
Tout fait croire aux vieillards ses étranges discours.  
Et le chef consolé, se berçant d'espérances,  
Dit aux Vieux de son peuple : Oublions nos vengeances;  
" Puisque les guerriers blancs n'outragent pas nos droits,  
" Laissons dormir la hache et respectons la croix ! "

## JACQUES CARTIER

Pendant que dans les cieux les harpes solennelles  
Redisent du Seigneur les gloires éternelles ;  
Pendant que sur la terre un Esprit infernal  
S'efforce d'assurer le triomphe du mal ,  
L'ange du Canada qu'un zèle immense embrase  
Sort du divin Séjour. Son vol rapide rase  
Les astres lumineux dans l'espace semés  
Comme au bord de la mer les phares allumés

Pour éclairer, le soir, le navire au flanc sombre.  
Bien au-des-sous de lui, dans les mondes sans nombre  
Qui sont comme les fleurs des champs de l'infini,  
Son regard inquiet voit le monde béni  
Où le Fils du Très-Haut vint habiter lui-même,  
Et son cœur est rempli d'une ivresse suprême.  
La moitié de la terre est dans l'obscurité,  
Mais il a le flambeau dont la douce clarté  
Doit luire pour tout peuple assis dans les ténèbres.  
Il découvre à la fois les lieux les plus célèbres.  
C'est toi qu'il voit d'abord, illustre Bethléem !  
Déicide cité, sombre Jérusalem.  
Il te regarde aussi, mais ses yeux ont des larmes !  
O Fille de Juda, qu'as-tu fait de tes charmes ?  
Au milieu de tes monts, dans tes champs rocailleux,  
Il voit étinceler tes dômes merveilleux.  
O Rome, ville sainte, héritage de Pierre !  
Mystérieux foyer d'où part cette lumière

Qui doit briller aux yeux de tout homme ici bas !  
Opulente cité, toi qui prends tes ébats  
Sur le rivage en fleurs de l'indolente seine,  
Comme une jeune fille au bord d'une fontaine,  
Il reconnaît aussi ta gloire et tes beautés !  
Mais ce n'est pas vers vous, ô superbes cités,  
Que l'ange se dirige en sa course rapide !

Sur le bord de la mer, dans une anse limpide  
Où le souffle des vents n'agite point les flots,  
Il est une humble ville où les gais matelots,  
Font entendre, le soir, leurs chansons amusantes.  
Cent navires cambrés sur leurs ancres mordantes,  
Comme de fiers coursiers qu'une puissante main  
S'efforce de tenir sur le bord du chemin,  
Mirent avec orgueil leurs superbes mâtures  
Dans l'onde où Saint-Malo voit luire ses toitures.

C'est là que tend le vol du divin voyageur.  
L'occident resplendit d'une vive rougeur :  
Le long des bords rians serpente la gondole ;  
Et le soleil revêt d'une immense auréole  
Le front pur de la mer qu'il dore en se couchant.  
L'angelus du soir sonne ; et d'un accent touchant  
Les pieux matelots invoquent tous Marie.

Mais quel est-il là-bas ce marinier qui prie  
A genoux sur le pont de son coquet vaisseau,  
Quand les autres déjà cherchent le chant nouveau  
Qui va faire oublier la sublime prière ?  
Son regard est rempli de la vive lumière  
Que jette par torrents l'occident enflammé ;  
Dans une sainte extase il paraît abimé.  
Balançant dans les airs son aile diaphane,  
Au-dessus de son front un moment l'ange plane,

Puis il vient près de lui se jeter à genoux.  
Il lui parla tout bas un langage bien doux,  
Car le dévot marin, pendant une heure entière,  
N'entendit pas chanter la jeune batelière  
Dont le fragile esquif se berçait tout auprès ;  
Ni murmurer la brise à travers les agrès ;  
Ni gazouiller l'oiseau perché dans les cordages ;  
Ni rire d'un ris franc les joyeux équipages.  
Et pendant qu'il était à genoux sur le pont,  
Une auréole d'or enveloppait son front.  
Mais nul sur le vaisseau ne vit l'ange descendre ;  
Et pendant qu'il parlait aucun ne put l'entendre.

Quand le marin sortit de son recueillement  
Les ténèbres du soir montaient au firmament,  
Et sur les flots obscurs les carènes coquettes  
À peine dessinaient leurs sombres silhouettes,

Sur quelques bâtiments tout semblait en repos ;  
 Sur d'autres s'éveillaient les caustiques propos,  
 Ou les accents plaintifs de l'humble cornemuse,  
 Ou les chansons d'amour qu'une naïve muse  
 Dictait au jeune mousse assis sur le gaillard.

Deux hommes, cependant, sombres comme un brouil-  
 [lard  
 Étaient assis ensemble, appuyés au vaigrage,  
 Et parlaient à voix basse un étrange langage,  
 Sur le même navire où l'Envoyé divin  
 Était venu prier à côté du marin :

C'étaient Taiguragny le chasseur intrépide,  
 Domagaya son frère au pied lesté et rapide.  
 Si le jour out encore illuminé les cieux  
 On aurait vu des pleurs s'échapper de leurs yeux :  
 On aurait vu souvent leurs visages de cuivre  
 Se tourner vers la mer comme pour y poursuivre

Un fantôme chéri qui s'éloignait toujours.

L'un regrettait son arc et l'autre ses amours.

Cartier, car c'était lui qu'avait visité l'ange,  
Éprouvait dans son cœur quelque chose d'étrange.  
Éclairé par la foi, par l'espoir soutenu,  
Il se sentait alors poussé vers l'inconnu.  
Invisible à ses yeux, l'ange avait à son âme  
Fait entendre longtemps sa parole de flamme.  
Un trouble inexprimable agitait ses esprits.  
Il voyait s'élever devant ses yeux surpris,  
Comme au milieu des mers un magique mirage,  
Les bords voluptueux d'un monde encor sauvage.  
Dans ce monde nouveau mille peuples obscurs  
Venaient devant la croix briser leurs dieux impurs,  
Et redire au Seigneur une ardente prière.  
Le sommeil bienfaisant fuyait de sa paupière ;

Il marchait à grands pas sur le pont du bateau  
Et son pied résonnait comme un coup de marteau.  
Il était obsédé par son rêve sublime,  
Et sentait que le ciel, dans un langage intime,  
Le pressait de chercher ces rivages nouveaux  
Qu'il avait entrevus à l'occident des eaux.  
Et pendant qu'il marchait comme un homme en délire,  
Une légère barque aborda le navire.  
Deux marins la guidaient sur les flots ténébreux :  
Jalobert, Le Breton, deux amis généreux  
Dont les jolis vaisseaux étaient mouillés en rade.  
Ils venaient saluer leur noble camarade.  
Cartier les accueillit avec empressement ;  
Il ne s'efforça point de voiler son tourment .  
Il leur dit les secrets de son âme expansive.  
Son accent convaincu, sa voix persuasive,  
En les intéressant surent les émouvoir,  
Et faire dans leur cœur passer son doux espoir.

#### IV

### FRANÇOIS I.

Au même temps François le roi chevaleresque  
Formait dans son esprit un projet gigantesque.  
Après avoir vogué pendant plusieurs longs mois,  
Bravé mille périls et la mort mille fois,  
Colomb avait trouvé ces régions lointaines  
Où les rois se taillaient de superbes domaines ;

Et François indigné de voir les autres rois  
Se hâter de ranger ces pays sous leurs lois,  
Se disait en son cœur : “ Quoi ! ces illustres princes  
“ Osent se partager ces immenses provinces  
“ Sans s'occuper de moi, sans me garder ma part ?  
“ Pistent-ils que craintif je me tiens à l'écart ?  
“ Mon drapeau flottera sur ces lointaines ondes,  
“ Et la foi par mes soins éclairera ces mondes ! ”

Un jour qu'il fit sortir ses fidèles valets,  
Il se retira seul au fond de son palais  
Et tomba tout à coup dans un sommeil étrange.  
Il eut alors un sônge. Il vit venir un ange.  
Comme un globe de feu qui glisse dans les airs,  
Cet ange s'avançait sur les vagues des mers ;  
Et les ondes sous lui courbaient leur cime fière ;  
Et sur ses pas restait un sillon de lumière,

Comme un lien de paix, un symbole d'amour  
Qui devaient à la France attacher de ce jour  
Les rives d'où venait le messager céleste.  
L'ange approchait toujours, et d'un sublime geste  
Montrait au fond des mers un rivage lointain :  
—“ Vois-tu, s'écriait-il, ô vaillant souverain,  
“ Vois-tu cet autre monde enseveli dans l'ombre ?  
“ Quand l'Europe à son tour comme un vaisseau qui  
[sombre,  
“ Aura vu s'entr'ouvrir, dans la suite des temps,  
“ Le gouffre de l'oubli sous ses pas chancelants,  
“ Ce monde jeune encor, plein de sève et de vie,  
“ Verra toute la terre à ses lois asservie.  
“ Alors il fleurira comme les rejetons  
“ Dont les tendres rameaux se couvrent de boutons,  
“ Pendant que tout près d'eux un vieil arbre se fane.  
“ Jusqu'ici cependant c'est dans un but profane  
“ Que les grands de l'Europe ont volé sur ces bords.  
“ Leur immense avarice a cherché des trésors.

“ Mais toi, va du Seigneur publier la clémence;

“ Et porter en ces lieux la divine semence.”

Ainsi parlait cet ange; et le son de sa voix  
Vibrant comme le cor qui chante sous les bois.  
Il s'approcha du prince et sa lèvre vermeille  
Lui murmura tout bas d'autres mots à l'oreille ;  
De son sommeil alors aussitôt s'éveillant,  
Le roi vit s'envoler un fantôme brillant.

Le soleil n'avait pas de ses rayons d'opale  
Éclairé bien souvent la grande capitale,  
Lorsque devant le trône un illustre marin  
Vint tenir se langage au jeune souverain :  
—“ De ses feux bienfaisants l'astre du jour inonde  
“ Sans jamais se lasser tous les peuples du monde ;

- .. Il pare l'orient des plus vives couleurs ;  
.. L'occident se réchauffe à ses douces ardeurs.  
.. Ainsi de notre foi la céleste lumière  
.. Devrait illuminer la terre toute entière ;  
.. Et j'ose croire, ô roi, que le désir de Dieu  
.. Est qu'elle soit ainsi répandue en tout lieu.  
.. Elle est, comme le jour de l'orient sortie ;  
.. Sa course à l'occident ne s'est pas ralentie ;  
.. Mais cependant il est au-delà de ces mers  
.. Des peuples que Satan tient encor dans ces fers,  
.. Des lieux que l'ignorance étreint dans ses ténèbres,  
.. Comme au milieu des nuits, dans ses ongles funèbres,  
.. Le hibou taciturne étreint un jeune oiseau.  
.. Prince, ne faut-il pas qu'enfin de son flambeau  
.. La foi daigne éclairer ces malheureux rivages ?  
.. Dieu ne refuse pas aux nations sauvages  
.. Qui vivent comme l'ours au milieu de leurs bois,  
.. Le rayon de soleil qui brille sur nos toits :

“ Ne vout-il pas aussi ce Dieu dans sa clémence,  
“ Que la lumière arrive à leur intelligence,  
“ Et que leur cœur rempli de respect et d’amour  
“ Sache adorer enfin et prier chaque jour  
“ Celui qui fit pour l’homme et le ciel et la terre.  
“ J’ai déjà sillonné sur ma barque légère  
“ Jusques à l’Occident, l’océan étonné.  
“ Ce voyage hardi vous l’aviez ordonné.  
“ Le succès fut heureux mais la gloire incomplète,  
“ Car nulle terre alors ne fut notre conquête,  
“ Et la France à ces lieux, vous le savez, ô roi,  
“ N’a pu donner encor ni son nom, ni sa foi.  
“ Mais daignez à mes soins confier un navire,  
“ J’irai, s’il plait au ciel, fonder un vaste empire  
“ Où le nom de la France et celui du Seigneur  
“ Seront ensemble unis au fond de chaque cœur.”

Quel était ce marin dont la voix inspirée  
Retentissait ainsi sous la voute dorée  
De l'antique château des souverains français ?  
O Cartier, c'était toi ! Fier d'un premier succès,  
Tu te laissais bercer de la douce espérance  
D'être agréable au ciel comme utile à la France.  
Le roi surpris, ému, t'embrassa tendrement,  
Et d'accomplir tes vœux fit alors le serment.

V

LE DÉPART

Souvent pour saluer l'aurore virginale  
L'alouette a redit sa chanson matinale ;  
Et le soleil couchant, de ses reflets pourprés  
A souvent revêtu les ondes et les prés.  
Le port de Saint-Malo luit comme une topaze ;  
Le rapide alcyon d'une aile agile rase

La surface immobile et brillante des flots.  
Des divers bâtiments les joyeux matelots  
Echangent des saluts que les échos répètent.  
Les vaisseaux aux flancs noirs dans les eaux se reflètent  
Comme les noirs enfants du rivage Africain  
Dans leurs flots rafraichis par le vent du matin.  
Sur les mâts élançés le pavillon retombe  
Comme un triste linceul sur les bords d'une tombe.  
Le vent ne souffle pas. L'eau dort sur le galet.  
Mais le soleil levant comme un rouge boulet  
Vient de sortir soudain de l'horizon de brume,  
Et le vieux matelot que le repos consume  
A senti dans son cœur se ranimer l'espoir :  
—“ Je voguerai, dit-il, avec le vent du soir !

Mais quels sont ces vaisseaux qui se couvrent de  
Cent barques autour d'eux s'entrelacent sur l'onde,  
[monde?

Comme autour d'une ruche ondoie un jeune essaim :  
Un murmure éclatant s'élève de leur sein :  
Leurs mâts sont retenus par de nouveaux cordages ;  
Le peuple pour les voir accourt sur les rivages.  
Avec leurs pavillons aux brillantes couleurs  
Ils semblent des coteaux qui se couvrent de fleurs.  
Ils sont trois. Le premier sur les vagues d'opale  
Se cambre fièrement ainsi qu'une cavale ;  
Son nom " La grande Hermine " est écrit sur son flanc :  
A la cime du mât flotte le drapeau blanc.  
C'est Cartier qui commande à ce joli navire,  
Le second qui plus loin lève son ancre et vire,  
C'est " La Petite Hermine." Auprès l' " Emérillon "   
Se drape avec orgueil dans son grand pavillon.  
Le Breton, Jalobert, sur les ondes lointaines  
Doivent, avec Cartier, conduire ces carènes.

Cependant un doux son fait retentir les airs  
Et va dans le lointain expirer sur les mers.  
C'est de l'airain sacré l'humble voix qui s'empresse  
D'appeler, au matin, les chrétiens à la messe.  
Des vaisseaux pavoisés on voit les matelots  
Descendre promptement dans leurs légers canots.  
Sous leurs charges ceux-ci, ployant comme une mule,  
S'enviennent s'échouer à la rive où circule  
Comme au jour du chômage un peuple curieux.  
C'est vers Cartier d'abord que se portent les yeux.  
Il marche le premier. La vertu se dessine  
Sur son front élevé que le jour illumine.  
Sa joue est cave et pâle et son rire serein,  
Et dans son œil profond brille un rayon divin.  
Vers l'église remplie à grands pas il s'avance ;  
Et tous les matelots le suivent en silence.  
Le temple s'est paré de riches ornements,  
Le prêtre a revêtu ses plus beaux vêtements ;

Un chant plus solennel monte du sanctuaire ;  
L'encens est plus suave et la foi plus sincère.  
Aux colonnes du chœur flottent de grands drapeaux,  
Et sur l'autel doré brillent mille flambeaux.  
Pendant que le Pasteur offre le sacrifice,  
Les marins à genoux, pour se rendre propice  
Le Dieu dont l'univers aime et bénit la loi,  
Ne cessent de prier avec ardeur et foi ;  
Et leurs fronts humblement s'inclinent jusqu'à terre  
Au moment solennel où le divin mystère  
S'accomplit à la voix du ministre de Dieu.  
Un silence profond règne alors au saint lieu.  
Le prêtre se recueille et dans sa foi sublime  
Elève vers le ciel la céleste Victime.

Adorez, ô marins ! adorez à genoux

Ce Sauveur bien aimé qui descend parmi vous !

Il est de tout bienfait l'inépuisable source !  
Les anges vous suivront en votre longue course !  
Il leur ordonnera de guider vos vaisseaux  
A travers l'océan, vers des pays nouveaux !  
Avec quelle ferveur votre âme réjouie  
Va se nourrir bientôt de ce doux pain de vie !  
Toi Cartier, le premier, as l'insigne bonheur  
De voir le Dieu du ciel descendre dans ton cœur !  
Après toi, tour à tour, au sanctuaire même,  
Chaque marin reçoit cette faveur suprême !  
Maintenant pleins d'espoir et bravant les dangers,  
Allez, pieux marins, vers des bords étrangers !

La messe est terminée et la foule environne  
Les nombreux matelots dont la face rayonne  
Comme l'arbre argenté par le givre d'hiver ;  
Elle couvre bientôt la rive de la mer.

Pendant que les marins montent sur leurs navires  
On voit luire des pleurs à travers leurs sourires.  
Ils laissent sur les bords peut-être pour toujours,  
Les uns le doux objet de leurs tendres amours,  
Les autres, leurs amis, leur mère vénérée,  
Un père infirme et vieux, une sœur éplorée.

Cependant le vent souffle et soulève les flots,  
Et sur trois bâtiments on voit les matelots  
Lever l'ancre en chantant et dérouler les voiles.  
Comme dans l'or des cieux se bercent trois étoiles,  
Les orgueilleux vaisseaux se bercent un moment  
Et tracent dans la mer un sillon écumant.

Voguez, braves marins, vers un autre rivage !  
Le monde redira votre étonnant courage

Et bénira vos noms ! Et toi, noble Cartier,  
Ta gloire remplira l'univers tout entier !  
Voguez, braves marins ! que le ciel vous conduise !  
A vos yeux inquiets que son étoile luise  
Pour éclairer les eaux et signaler l'écueil !  
Et que l'onde pour vous ne soit pas un cercueil !

## VI

### L'ANGE DÉCHU

Le vent souffle toujours. De la cime des vagues  
S'élèvent jusqu'au ciel des bruits tristes et vagues ;  
Et les flots onduleux roulent vers le couchant  
Comme de blancs troupeaux qui bondissent au champ.  
Tel qu'au dessus des mers, ouvrant leurs blanches ailes,  
On voit se balancer, camarades fidèles,

Trois cygnes gracieux ; ainsi les trois vaisseaux  
Déjà bien loin du port se bercent sur les eaux.  
L'onde amère à leur proue étincelle et bouillonne,  
Comme au mors d'un coursier que le fouet aiguillonne  
Brille un flocon d'écume. Attentifs et muets,  
Le cœur livré peut-être à de tardifs regrets,  
Les matelots, debout, sont tournés vers la grève  
Qui disparaît sous l'onde et s'enfuit comme un rêve.  
Les coteaux à leurs yeux abaissent leurs sommets,  
Les élégants clochers éteignent leurs reflets,  
Et les prés verdissants leur charmante nuance.  
Déjà dans le lointain les rives de la France  
Semblent ne former plus qu'un flexible cordon  
Qui ceinture les flots au bord de l'horizon.  
Ainsi nous voyons fuir avec trop de vitesse  
Les rivages fleuris de l'heureuse jeunesse !  
Nous voguons nous aussi vers des bords inconnus :  
Heureux ceux que l'espoir a toujours soutenus !

Nos regards sont tournés vers cet âge tranquille  
Où nos légères nef*s* trouvaient un sûr asile  
Contre le souffle amer d'un monde mensonger !  
Mais un voile de brume, un nuage léger  
Enveloppent déjà de leurs replis de soie  
Cet âge d'innocence, et d'amour et de joie !  
Il disparaît bien vite ! et nos regards en pleurs  
S'épuisent à chercher ses suaves couleurs !  
Lui-même aussi n'est plus qu'une ligne étrécie  
Qui brille à l'horizon de notre pauvre vie !

Cependant fendant l'air d'un vol sinistre et prompt,  
Un archange déchu qui portait sur son front  
Le stigmate honteux qu'y mit le premier crime,  
Se hâtait d'arriver à l'éternel abîme.

Loin des mondes brillants pour lesquels le jour luit,  
Dépouillé de tout charme et perdu dans la nuit,  
Se trouve un vaste lieu dont l'aspect glace et navre  
Comme un sépulchre noir, comme un hideux cadavre ;  
C'est là que le Seigneur a jeté pour jamais  
Cet ange qui du ciel osa troubler la paix.  
Avec lui sont tombés ces Esprits pleins d'audace  
Qui, dans leur fol orgueil, n'ont point demandé grâce  
Au Maître tout puissant qu'ils avaient offensé.  
Ils maudissent enfin leur projet insensé ;  
Mais leur regret est faux et leur souffrance vaine,  
Car leurs cœurs sont toujours pour Dieu remplis de  
[haine.  
Ils sortent quelques fois de leurs brûlants cachots ;  
Ils traversent sans bruit le funèbre chaos  
Qui les entoure au loin d'un cercle lourd et sombre,  
Comme les doigts d'un mort qui vous étreint dans  
[l'ombre :  
Mais leur peine est la même ; ils souffrent en tout lieu ;  
Et partout les poursuit la justice de Dieu.

Aux enfers arrivé, l'ange maudit s'arrête ;  
Avec un rire amer il relève la tête  
Et jette aux cieus lointains un blasphème impuissant.  
Alors la porte s'ouvre. Il entre en frémissant  
Dans le gouffre rempli de flamme et de fumée.  
Des damnés furieux la plainte accoutumée  
Caresse son oreille et réjouit son cœur.  
Il leur jette en passant un sourire moqueur ;  
Et tâchant d'écarter de ses doux mains la flamme,  
Comme un homme qui nage écarte chaque lame,  
Il s'approche du trône où s'assied Lucifer :  
—“ Noble rival du Dieu qui creusa cet enfer,  
“ Satan, je viens, dit-il, de parcourir ce monde  
“ Que le maître du ciel de ses bienfaits inonde,  
“ Comme pour se moquer de nos tristes malheurs  
“ Et nous faire sentir de nouvelles douleurs.  
“ Bien des hommes de foi prônent encor la gloire  
“ Du tyran qui sur nous remporta la victoire.

- “ Mais malgré les faveurs qu’il épanche sur tous,  
“ La plupart, ô Satan, l’outragent avec nous.  
“ Peut-être que bientôt leur noire ingratitude  
“ Eteindra son amour et sa sollicitude ;  
“ Et ces êtres chéris au bonheur destinés  
“ Dans les flammes seront comme nous enchaînés.  
“ O la lutte superbe ! ô la belle vengeance !  
“ Qu’il sache, l’ennemi, quelle est notre puissance !  
“ Nous sommes rois ici comme lui dans son ciel !  
“ La terre près du sien élève notre autel !  
“ Combattons cependant, ne cessons pas la guerre !  
“ Les amis de son nom ne se reposent guère !  
“ Voici qu’ils vont déjà, pareils à des géants,  
“ Sur de hardis vaisseaux franchir les océans,  
“ Pour apprendre sa gloire aux peuplades sauvages  
“ Qui nous rendent encor de fidèles hommages !  
“ N’ai-je pas vu moi-même, ô puissant Lucifer,  
“ Trois navires voguer au milieu de la mer !

- “ Ils vont au Canada renverser notre culte,  
“ Et faire à ta puissance une sanglante insulte !  
“ Ils portent vers ces bords des Prêtres du vrai Dieu !...  
“ Ces hommes dévoués nous troublent en tout lieu...  
“ En ruses, en moyens notre esprit est fertile,  
“ Nous pouvons rendre er cor leur projet inutile.  
“ C'est à toi d'ordonner, c'est à nous d'obéir !  
“ Que Dieu sache comment nous voulons le haïr !

Et cessant de parler, le fidèle ministre  
Leva sur Lucifer son œil fauve et sinistre.  
Une langue de feu le mordit aussitôt  
Et lui fit exhaler un lugubre sanglot.  
Sur leurs brasiers ardents les damnés se tournèrent,  
Et de leurs cris plaintifs les enfers résonnèrent.

Après avoir paru se recueillir un peu,  
Le fier Satan, debout sur son trône de feu,  
Laisa tomber ces mots de sa bouche maudite :  
—“ Oui, c'est en vain que Dieu du hant du ciel médite  
“ D'empêcher mon pouvoir de sortir hors d'ici !  
“ Comme lui je suis roi : J'ai mes sujets aussi !  
“ Mon joug semble plus doux, mes promesses plus belles :  
“ Je puis rendre à ses lois tous les peuples rebelles.  
“ Si vous me secondez de vos nobles efforts  
“ Nous verrons à la fin où seront les plus forts.  
“ De nous avoir vaincus je veux qu'il se repente !  
“ Son ciel est escarpé ; mais une douce pente  
“ Vers mon sombre royaume entraîne les mortels.  
“ Ranimons le combat ; renversons ses autels !  
“ Que les bons serviteurs que son amour protège  
“ Trouvent sur leur chemin à chaque pas un piège !  
“ Et ne laissons jamais le flambeau de la foi  
“ S'allumer aux pays qui vivent sous ma loi.

- “ Il faut faire périr les hommes téméraires  
“ Qui veulent éclairer ces ténébreuses terres !  
“ Ministre dévoué, tu dis que sur les eaux,  
“ Cherchant le Canada, trois rapides vaisseaux  
“ S'avancent secondés par un vent favorable ?  
“ Je saurai déjouer ce complot formidable.  
“ Au fond de l'océan, dans son lit de limon,  
“ Repose, tu le sais, un perfide démon :  
“ C'est l'Esprit de la mer. Il commande les ondes :  
“ C'est lui qui les apaise ou les rend furibondes.  
“ Va, dis-lui sans retard qu'il déchaîne les vents  
“ Et lance jusqu'au ciel les flots noirs et mouvants.”

Ainsi Satan parla. Son ministre docile,  
Aussi pervers que lui sans être moins habile,  
Animé du désir de propager le mal,  
Se hâta de laisser le séjour infernal.

Comme un trait enflammé dans une nuit obscure,  
Il traversa les champs vides, froids, sans murmure,  
Qui s'étendent autour des gouffres éternels.  
Il entendit de loin les hymnes solennels  
Que la terre chantait à son Céleste Maître.  
Peut-être un noir courroux, un souvenir peut-être  
Fit briller un moment une larme à ses yeux :  
Ce ne fut que l'éclair qui passe dans les cieux,  
Et bientôt il s'arma de sa froideur première.  
Il aborda ce monde inondé de lumière,  
Cet astre favori que son divin Auteur  
Se plut à décorer avec grâce et splendeur  
Comme le front serein d'une épouse nouvelle.  
Comme un sinistre oiseau se berce sur son aile,  
Il se berça longtemps sur les vagues des airs  
Et vit les trois vaisseaux qui sillonnaient les mers  
Alors il s'élança vers les grottes profondes  
Que l'Esprit de la mer habite sous les ondes.

Dans le flanc limoneux d'un verdâtre rocher  
Où le reptile impur se plait à se cacher,  
Le perfide démon a choisi sa demeure.  
C'est là que soucieux on le trouve à toute heure  
Tramant contre le ciel, pour tromper son ennui,  
Des projets que souvent Dieu tourne contre lui.  
Le paresseux polype et l'impure limace  
Agitent à ses pieds leur glutineuse masse.  
Il tient au lieu de sceptre un roseau dans sa main ;  
Sa barbe en verts réseaux retombe sur son sein ;  
Et sur son cou nerveux sa glauque chevelure  
Semble d'un tronc vieilli la mousseuse ramure.  
Quand il voit arriver l'envoyé des enfers,  
Il sourit en secret d'un sourire pervers :  
—“ Que demande, dit-il, à ma faible puissance  
“ Le glorieux esprit dont la seule présence  
“ Faisait trembler jadis l'orgueilleux roi du ciel.”  
—“ O roi de l'Océan, notre prince immortel

“ Demande ton secours dans une grande lutte.

“ Aux menaces des cieus il est toujours en butte.

“ Voilà que maintenant un lâche adorateur

“ De ce tyran jaloux, dur et persécuteur

“ Qui nous précipita, pour un prétendu crime;

“ Dépouillés de tout bien, dans l'éternel abîme,

“ Conduit impunément sur tes dormantes eaux,

“ Vers les bords Canadiens trois orgueilleux bateaux !

“ Il va proclamer Dieu sur ces terres barbares,

“ Et porter la lumière aux peuplades ignares !

“ Laisse souffler les vents et soulève les flots.

“ Qu'il périsse le traître avec ses matelots !

“ Et que le Dieu qu'il sert, s'il s'en pense capable,

“ Vienne alors l'arracher à ta haine implacable ! ”

Il dit, et sans retard remontant sur la mer;

Il vole en blasphémant aux portes de l'enfer.

## LA TEMPETE

Une brise légère enfle à peine les voiles ;  
Les nuages vermeils, comme de blanches toiles,  
Pendent à l'horizon dans la pourpre des cieux :  
Et sous les chauds baisers d'un soleil radieux  
On aperçoit rougir les vagues balancées ;  
De même le front pur des jeunes fiancées,

Sous le premier baiser de l'amoureux époux.  
S'illumine soudain d'un éclat vif et doux.  
Des oiseaux égarés dans leurs courses lointaines  
Viennent se reposer sur le bout des antennes.  
Autour des bâtiments, les habitants des mers,  
Se livrant, tour à tour, à mille jeux divers,  
Font reluire au soleil, sur les ondes limpides,  
Les écailles d'argent de leurs croupes humides,  
Quelques-uns des marins se livrent au repos.  
Les autres, réunis, par de plaisants propos  
S'efforcent d'éloigner l'ennui qui les obsède.  
Il parlent de la sœur qui pour eux intercède  
Auprès de l'humble Vierge et de son divin Fils ;  
Ils répètent en chœur les chansons du pays ;  
Puis en esprit, d'avance, ils tâchent de se peindre  
Les rivages nouveaux qu'ils espèrent atteindre.  
L'intrépide Cartier, debout sur le gaillard,  
Plonge dans l'occident le feu de son regard,

Se demandant déjà si du sein de cette onde  
Il ne verra point naître une terre féconde.

La brise cependant ne ride plus les eaux.  
Et sur les flots unis s'arrêtent les vaisseaux.  
Le long de chaque mât tombe la voile blanche  
Comme un feuillage lourd sur un tronc qui se penche.  
Ce calme inattendu des matelots surpris  
Agite tout à coup les tranquilles esprits.  
Un silence effrayant règne dans l'atmosphère :  
Une flamme subtile, ondoyante, légère,  
Court le long du cordage, et dans son mol essor  
Le couvre tout entier de ses aigrettes d'or.  
Sur le flanc du vaisseau reste un sillon d'écume :  
On voit à l'horizon comme un rideau de brume  
Où cachant à demi son orbe étincelant,  
Le soleil radieux luit comme un œil sanglant.

Cependant vers le nord un nuage se forme :

Il paraît s'avancer comme un géant énorme

Dont les pesants talons s'enfoncent dans les mers

Et dont le front altier disparaît dans les airs.

Les prudents matelots redoutant les orages,

Montent dans les haubans, préparent les cordages,

Amarent chaque voile aux vergues avec soin.

Un bruit lugubre et sourd se fait entendre au loin.

L'oiseau des ouragans sur l'onde vient s'ébattre.

Le vent ne souffle pas et l'océan verdâtre

Voit son perfide sein frissonner de fureur.

Le soleil s'est caché ; la nuit pleine d'horreur

Dans les replis des flots bercent ses lourdes ombres,

Debout au pied des mâts, les marins tristes, sombres,

Sentent un vague effroi s'emparer de leur cœur

Et demandent au ciel d'éloigner le malheur,

Cartier regarde tout d'un œil calme et tranquille :  
Il ne s'agite point d'une crainte inutile :  
Son esprit reste ferme en face du danger.  
Il sait que le Seigneur peut bien le protéger.  
Il parle aux matelots, et sa voix les engage  
A demander à Dieu la force et le courage.  
Sa parole à leur cœur rend la sérénité,  
Et chacun prend son poste avec tranquillité.

Tout à coup un éclair déchire les nuages ;  
Un sifflement aigu s'échappe des cordages ;  
Par un vent furieux les navires fouettés  
Inclinent leurs flancs noirs sur les flots irrités.  
La mer comme un volcan semble lancer des flammes :  
Les vaisseaux jusqu'au ciel montent avec les lames  
Pour descendre aussitôt dans le gouffre béant.  
On dirait que tout va tomber dans le néant !

De plus en plus aux cieux les ombres s'épaississent :  
Sous les efforts du vent les mâts craquent, gémissent :  
Les ponts sont balayés par des flots écumants ;  
Et le tonnerre unit ses longs mugissements  
Aux sanglots de la bise, aux grondements des vagues :  
Et les éclairs blafards de leurs lumières vagues  
Illuminent les cieux et les mers confondus.

Cependant les vaisseaux dans les ombres perdus  
Voguent séparément au gré de la tempête.  
Devant l'arrêt du ciel Cartier courbe la tête.  
Il espère toujours : ce sublime marin  
Au milieu de l'orage est demeuré serein !

La nuit qui sur la mer vient d'étendre son aile  
A cet affreux tableau donne une horreur nouvelle.

Le marin ne voit pas son léger bâtiment  
Que parait engloutir le terrible élément,  
Si ce n'est toute fois aux lueurs de la foudre  
Qui semble s'acharner à tout réduire en poudre.  
Mais le vaisseau revient sur le flot agité  
Comme un noble escadron qui cent fois culbuté  
Se relève aussi fort et remonte sans cesse  
A l'assaut d'un rempart ou d'une forteresse.  
Le pilote incertain et perdu dans la nuit  
Ne sait plus vers quel lieu son navire s'enfuit :  
Le matelot troublé croit que Dieu l'abandonne  
Et que pour lui déjà la dernière heure sonne.  
Pendant toute une nuit, et pendant tout un jour  
Nul astro du beau temps n'annonce le retour.  
La mort plane partout. Dans leurs humides franges  
Les flots semblent rouler avec des bruits étranges,  
Tantôt un cri moqueur, tantôt un rire amer :  
C'est le ricanement du démon de la mer !

## VIII

### TERRE

Salut ! brillant soleil ! Salut ! douce lumière !  
Tu viens chasser la nuit de ma triste paupière  
Et rendre au ciel d'azur sa suave gaité,  
Au perfide océan sa sauvage beauté !  
Devant toi l'aquilon a vu tomber sa rage !  
Devant toi s'est enfui le vagabond nuage !

Tu parsèmes la mer de lumineux sillons  
L'oiseau sèche son aile à tes chastes rayons !  
Salut, astre charmant ! mais où sont les carènes  
Que le vent dispersa sur les ondes lointaines,  
Pendant que dépouillé de ton éclat si doux  
Tu te cachais d'effroi dans le ciel en courroux ?

Comme un oiseau blessé par la flèche stridente  
Se traîne vers les bois, et d'une aile pendante  
Rase les prés en fleurs et los champs de moisson,  
J'en vois un qui s'incline au bord de l'horizon !  
Ses cordages rompus, ses voiles déchirées  
Voltigent au dessus des vagues azurées,  
Comme les blancs flocons que les jeunes agneaux  
Accrochent en passant aux nœuds des arbrisseaux.  
Cependant les marins, pleins d'un nouveau courage,  
Réparent le désordre apporté par l'orage,

Et déjà le navire avec rapidité  
S'ouvre un large chemin sur le flot argenté.  
Le ciel veille sur toi ! vogue charmant navire !  
Vogue, favorisé par un tiède zéphire !  
Le démon de la mer, honteux et confondu,  
Dans son antre de boue est déjà descendu.  
Le Seigneur a parlé, les esprits des ténèbres  
Se sont précipités dans les gouffres funèbres.  
Lucifer a senti comme un soufflet sanglant  
Qui lui fit devant Dieu courber son front tremblant.  
Vogue, ô joli navire, avec ta noble troupe !  
Un pilote divin s'est assis à ta poupe !  
Pour veiller sur ton sort, l'Ange du Canada,  
Dans l'orage et la nuit, sans cesse te guida !

Longtemps, longtemps ainsi vogue "La Grande Her-  
[mine."  
Il sillonne tantôt une mer qu'illumine

Les reflets chatoyants du paisible matin,  
Tantôt les flots dorés par l'éclat incertain  
De l'astre de la nuit qui monte sous la nue.  
Agenoux sur le pont, les marins, tête nue,  
Viennent avec respect prier matin et soir,  
Et demander encor le courage et l'espoir.

Cependant deux vaisseaux sont perdus sur les ondes.  
Sont-ils ensevelis sous les vagues profondes ;  
Ou sans voiles, sans mâts, sous un ciel inconnu,  
Est-ce en vain que pour eux le calme est revenu ?  
L'ange du Canada, comme un débile athlète,  
S'est-il donc contenté d'une gloire incomplète ?  
Au démon de la mer demi-victorieux  
A-t-il abandonné ce butin précieux ?

Immobile, de bout au pied du mât de hune,  
Cartier verse des pleurs sur la triste infortune  
Des braves compagnons de ses nobles travaux.  
Ils devaient avec lui fouler ces bords nouveaux  
Que le ciel étonné promet à son audace !  
Vainement de la mer parcourant la surface,  
Son humide regard cherche quelque point noir  
Qui pourrait un moment tromper son désespoir :  
La mer de toute part est limpide et déserte !  
Au dessus de ses flots nulle aile n'est ouverte !  
Les matelots aussi, touchés de ce malheur  
Éprouvent dans leur âme une amère douleur :  
Leurs propos sont moins gais ; leurs chansons plus do-  
[lentes  
Dans l'air calme du soir traient leurs notes lentes.

Le flot se ride et tremble à l'haleine des vents  
Comme un front de vieillard sous le souffle des ans.

Le soleil est entré dans sa couche pudique.

De nouveau sur la mer la nuit mélancolique

Avec son noir manteau se promène sans bruit,

Et sur son front d'ébène une étoile d'or luit.

Et le navire vogue ! et sa coquette voile

Sur la vague d'azur tremble comme l'étoile !

Endormis sur le pont, la plupart des marins

Ont pour quelques moments oublié leurs chagrins.

Cartier veille toujours. Une douce espérance

Soutient son énergie et calme sa souffrance.

Il lui semble que l'onde en ses replis profonds

Berce de verts rameaux et de flexibles joncs ;

Et que l'air est rempli d'un arôme sauvage

Comme celui qu'exhale un jeune et chaud feuillage ;

Et sur l'aile des nuits son cœur reconnaissant

S'élève avec amour vers le Dieu Tout-Puissant,

La nuit s'est envolée et le vent souffle encore.  
Au fond de l'Orient la matineuse aurore  
Lève son front orné d'un éclat chaste et doux,  
Le soleil qui la suit comme un fidèle époux,  
D'une poussière d'or, de mille traits de flamme  
Emaille et fait briller la vagabonde lame.  
Poussant d'étranges cris, de superbes oiseaux  
Rasent dans le lointain la surface des eaux,  
Ou planent dans les airs au dessus du navire.  
Un doux pressentiment ranime et fait sourire  
Les marins réunis sur le gaillard d'avant.  
Le mousse dans le mât remonte plus souvent,  
Espérant chaque fois que de l'onde azurée  
Son œil verra surgir la terre désirée.  
Le vent fraichit toujours, et le fier bâtiment  
Vers le monde nouveau marche rapidement,  
Et Cartier tout ému, l'œil rempli de lumière,  
Regarde l'eau qui vole ainsi qu'une poussière.

Il aime son vaisseau, comme un vieil écuyer  
Aime, quand il hennit, son vigoureux coursier.

Quel est ce long sillon qui s'élève des vagues ?  
Il est vêtu d'azur et ses formes sont vagues  
Comme un rêve d'amour dans un cœur innocent !  
Il s'avance ! Il s'avance ! Il va s'élargissant !  
Est-ce un monde réel ? Ou n'est-ce qu'un mirage  
Qui brille comme un songe aux yeux de l'équipage ?  
Soudain une clameur s'élève jusqu'aux cieux :  
" Terre ! terre ! " ont crié les matelots joyeux,  
Et le vaste Océan a rodit : " Terre ! terre ! "  
Et Cartier, tout en pleurs, courbe son front austère,  
Adore dans l'amour le Dieu de sainteté  
Qui pour lui fait si haut éclater sa bonté !  
Et les pauvres marins transportés d'allégresse,  
Oublièrent alors un moment leur tristesse,  
S'embrassèrent entre eux, se serrèrent les mains,  
Et jetèrent au vent mille joyeux refrains !

## I X

### UNE ILE

Comme un athlète heureux qui remporte la palme,  
Le navire s'arrête au fond d'une anse calme  
Que le rivage ceint de ses bras arrondis.  
Dans les flots de cristal les arbres reverdis  
Se plaisent à mirer leur grande et sombre image:  
Et d'agiles oiseaux au chatoyant plumage

Ornent comme des fleurs les feuillages touffus :  
Et du fond des forêts des chants gais et confus  
S'élèvent tout à coup pour saluer les hôtes  
Que le ciel a conduits sur ces lointaines côtes.

Les marins agités d'indicibles transports  
Descendent cependant sur ces sauvages bords.  
Tourmentés par la crainte et par l'inquiétude,  
Leur cœur s'ouvre à la joie en cette solitude  
Où l'orgueilleuse mer vient humblement mourir.  
Ils foulent le gazon ; se plaisent à courir  
Sous le dôme ondoyant des arbres séculaires ;  
Réveillent les échos de ces lieux solitaires  
Par leurs cris d'allégresse et leurs couplets joyeux ;  
S'enivrent du parfum des arbres résineux ;  
Éscaladent les rocs ; montent dans les feuillages  
Comme ils montent sur l'eau dans leurs tremblants  
[cordages.

Ainsi jusques au soir, d'un pied souple et léger,  
Ils parcourent gaiment le rivage étranger :  
Mais quand l'oiseau des nuits s'enfuit de sa cellule,  
Quand aux cimes des pins tremble le crépuscule,  
A la voix de Cartier, sur le pont du vaisseau  
Avec empressement tous montent de nouveau ;  
Puis ensemble à genoux, ils élèvent leur âme  
Vers celui qu'en tout lieu la nature proclame ;  
Et cette mer tranquille, et ces immenses bois  
Entendent louer Dieu pour la première fois !  
Pour leurs frères aimés que les vents dispersèrent  
Avec ferveur et foi les matelots prièrent.

Deux hommes, par leur geste et sur leurs fronts  
Laisent voir le bonheur dont ils sont enivrés  
A l'aspect imprévu de la rive déserte.  
Leur âme si longtemps froide, insensible, inerte,

A retrouvé la vie et repris sa gaité,  
A leurs esprits ardents sourit la liberté,  
Pareils à deux oiseaux dont la prison s'entr'ouvre,  
Ils prendront leur essor vers le bois qui recouvre  
La cabane où jadis ils virent de beaux jours,  
Les os de leurs aïeux et leurs tendres amours.

Le lendemain matin, au lever de l'aurore,  
Quand la grive chanta sa cantate sonore,  
Quand la fleur entr'ouvrit son calice odorant,  
Et que l'onde effleura le sable en murmurant,  
Cartier et ses marins revinrent aux rivages  
Amenant avec eux les deux captifs sauvages.

Ils marchèrent longtemps, tantôt au bord des eaux,  
Tantôt sur les rocs nus ou sur les verts coteaux,

Cherchant où s'étendait cette terre fertile.

Ils purent voir enfin qu'elle n'était qu'une île

que la mer étreignait dans ses bras palpitants,

Mais au nord, au midi, du sein des mers sereines,

Ils virent s'élever d'autres terres lointaines.

Et pendant qu'ils marchaient dans les épais taillis,

Les oiseaux effrayés s'élançant de leurs nids

Faisaient vibrer les bois de leurs notes stridentes.

Et les deux Indiens dans leurs âmes ardentes.

Eprôuvaient le besoin de s'envoler comme eux.

Domagaya pourtant, sous les bois ténébreux,

Poursuit, armé d'un arc qu'il fit d'un jeune frêne,

Un oiseau gigantesque au plumage d'ébène.

Il est bien loin déjà : ses compagnons surpris

Jettent pour l'appeler, tour à tour, de vains cris.

Il court comme un chevreuil sur le tapis de mousse :

La liberté jamais ne lui parut plus douce.

Au sommet élevé d'un odorant sapin,

Fatigué d'un long vol, l'oiseau s'arrête enfin

Croyant avoir vaincu le chasseur insensible.

Domagaya joyeux, bande son arc flexible

Et s'apprête à percer l'oiseau trop confiant.

Mais il a tardé trop. Une flèche en criant

De l'arbre chevelu perce l'altière cime,

Et d'un autre chasseur l'oiseau tombe victime.

Le sauvage étonné ne sait plus que penser :

L'espérance et la peur l'empêchent d'avancer.

Est-ce un enfant des bois qui vient à sa rencontre,

Ou le bon manitou qui devant lui se montre

Pour le sauver enfin des entraves des Blancs ?

Des pas froissent le sol sous les arbres tremblants ;

Le feuillage s'écarte et le rameau s'incline,

Et soudain apparaît une forme divine.

Un sentiment d'effroi saisit Domagaya :

Il reconnaît pourtant la jeune Naïa :

Mais il ne peut encor lui dire une parole.

Jusqu'au pied du sapin la chasseresse vole

Et va saisir l'oiseau que sa flèche a percé.

Elle aperçoit alors contre un arbre adossé

L'homme que pour époux a choisi sa tendresse :

Elle lui tend les bras, jette un cri, puis s'affaisse !

Mais l'amant auprès d'elle à genoux s'est jeté :

Il soulève son front brillant de pureté,

Et pour la réchauffer tient sa main refroidie,

Une tendre parole à son âme engourdie

Rend insensiblement la force et la vigueur :

Elle ouvre ses grands yeux tout remplis de langueur :

—“ O toi qui m'apparais sous ce désert feuillage

“ Es-tu Domagaya l'amour de mon jeune âge ? ”

Dit-elle, en essuyant les larmes de ses yeux,

“ Ou bien es-tu, dis-moi, son esprit soucieux

“ Qui vient du champ des morts soutenir mon courage ? ”

“ Les Blancs t'ont-ils chez-eux fait subir quelqu'ou-  
[trage ?

“ Et les vieillards sensés n'ont-ils donc pas eu tort.

“ De me dire traîtresse et d'exiger ma mort ? ”

—“ Naïa, que dis-tu ? Que dis-tu, mon amie ?

“ Je suis Domagaya plein d'amour et de vie !

“ Les guerriers de l'Aurore ont un cœur généreux :

“ A travers le grand lac je reviens avec eux.

“ Le vent nous a jetés sur cette petite île :

“ Notre vaisseau là-bas, dort sur l'onde tranquille.

“ Mais toi, dis-moi comment tu te trouves ici,

“ Comment tu fus traîtresse et condamnée aussi.

—“ Non ! non ! ta Naïa ne fut point insensée !

“ Son crime n'existait qu'au fond de la pensée

“ De ces vieillards pervers qui désiraient du sang !

“ Asseyons-nous plus loin, au bord de cet étang ;

“ Je vais en quelques mots te dire mes misères.”

Tous deux s'étant assis sur les molles fougères,

Auprès des flots d'azur d'un petit lac dormant,

Elle fit ce récit à son fidèle amant :

—“ Quand des Blancs le navire eut laissé notre plage,

“ Un sombre désespoir, une bouillante rage

“ S'emparèrent du cœur de ton père attristé.

“ Il accusa longtemps les Blancs de cruauté,

“ Et demanda les fils ravis à sa tendresse.

“ Un perfide jongleur, plein de haine et d'adresse

“ Lui dit de se venger en renversant la croix.

“ Le conseil des vieillards l'aurait voulu je crois :

“ Mais j'arrive soudain pendant qu'on délibère :

“ J'avais du Dieu des Blancs vu l'adorable mère ;

“ Au pied de la croix même elle m'avait parlé.

“ Je redis son discours au grand chef désolé :

“ Il sentit se calmer son courroux et ses peines :

“ La croix resta debout au milieu de nos plaines.

“ Mais en vain notre chef, dans les pleurs nuit et jour,

“ De ses fils bien aimés attendit le retour.

“ Le jongleur nourrissant une haine farouche

- “ Se plut à me souiller du venin de sa bouche.  
“ Il me traqua partout, jusqu’au fond des forêts ;  
“ Pour me perdre il forma mille infâmes projets.  
“ Il m’accusa d’avoir par des bruits ridicules,  
“ Surpris la bonne foi des vieillards trop crédules.  
“ Et ceux-ci s’indignant de ma témérité,  
“ Et d’avoir devant moi manqué de fermeté,  
“ Crurent couvrir leur honte et servir la justice  
“ En me faisant du feu subir l’affreux supplice.  
“ J’étais-là dépourvue et liée au poteau,  
“ A l’heure où le soleil derrière le coteau  
“ Semble se reposer dans un lit de feuillage.  
“ Autour de moi pleuraient les femmes du village.  
“ Mais le jongleur riait ; et son rire moqueur  
“ Comme un trait acéré me déchirait le cœur.  
“ Pour narguer mes bourreaux à cette heure terrible  
“ Je n’aurais pas chanté d’un ton calme et paisible ;  
“ Mais j’étais innocente et je mourais sans peur.

- “ Un instant s'éloigna le barbare jongleur ;  
“ Il revint brandissant une torche enflammée :  
“ Il me sourit encore ! et soudain la fumée  
“ Fit monter jusqu'au ciel ses épais tourbillons,  
“ Et je sentis du feu les cuisants aiguillons.  
“ Mais tout à coup que vois-je au milieu de la flamme ?  
“ Un esprit merveilleux ! une brillante femme !  
“ Le même que je vis devant la haute croix !  
“ Elle défait mes nœuds de ses flexibles doigts,  
“ Baise mon pâle front et me dit à l'oreille :  
“ Naïa, sauve-toi, sur tes jours moi je veille ! ”  
“ Et je ne sais comment malgré les javelots,  
“ Je franchis le village et courus près des flots :  
“ Mais j'éprouvais alors une étonnante force ;  
“ Je pris mon aviron et mon caïot d'écorce,  
“ Et je voguai sans peur sur les flots périlleux  
“ Jusqu'au jour où le vent me poussa vers ces lieux.”

Ainsi parla longtemps la jeune fugitive.

Prêtant à son récit une oreille attentive,

Domagaya, muet, la regardait toujours.

—“ O Naïa ! dit-il, Naïa, mes amours,

“ Retournons maintenant au pays de nos pères !

“ Je les écraserai ces langues de vipères

“ Qui sur toi n'ont pas craint d'appeler tant de maux !

“ Le jongleur mandira ses desseins infernaux.

“ Comme l'iniquité la justice a son heure !

“ Mon père en revoyant les deux enfants qu'il pleure

“ Saura qu'à des méchants il a donné sa foi.

“ Il se repentira d'avoir douté de toi.

“ Voguons dans ton canot ! voguons, ô mon amie !

“ Mon frère nous suivra sur la mer endormie.

## X

### LE SIGNAL

Au fond de l'Occident le soleil descendait,  
Et l'ombre de la nuit à l'Orient montait,  
Comme on voit dans un cœur s'affaïsser l'espérance  
Et monter tout à coup une sombre souffrance,  
Après avoir marché dans l'île tout le jour,  
Sur le bord de la mer les marins de retour,

Entassaient des rameaux pour les livrer aux flammes  
Quand le voile des nuits s'étendrait sur les lames,  
Et faire aux deux vaisseaux peut-être errants encor  
Un signal qui pourrait diriger leur essor  
Vers la tranquille baie où la bonté divine  
Avait, malgré l'enfer, guidé la Grande-Hermine.

Sur le sable où le flot courait avec lenteur  
Cartier se promenait, méditant dans son cœur  
Les desseins du Très-Haut et sa magnificence ;  
Et débordant d'amour et de reconnaissance  
Son esprit droit et pur montait vers le Seigneur,  
Comme vers le soleil une molle vapeur.

Cependant ses regards avec inquiétude  
Interrogeaient souvent la vaste solitude.

Le chasseur Indien n'était pas revenu.  
S'était-il égaré dans le bois inconnu ?  
Ou sentant tout à coup ses fiers instincts renaître,  
S'était-il échappé pour ne pas reparaître ?  
Pendant que ces pensers occupaient ses esprits,  
Sur un rocher couvert de sapins rabougris  
Cartier vit s'élançer deux rapides fantômes.  
Comme un mulot rusé se cache dans les chaumes,  
Il les vit se cacher au plus épais des bois,  
Et là les entendit contrefaire trois fois,  
Toujours en élevant leur voix imitative,  
Du lugubre hibou la voix morne et plaintive.  
Surpris, vers les marins il accourt promptement,  
Mais il les trouve aussi remplis d'étonnement.  
A l'instant où les voix s'élevant des ténèbres,  
Avaient fait trembler l'air de leurs trois cris funèbres,  
Taiguragny, pensif, avait bondi soudain,  
Et s'était vers les bois élançé comme un daim.

Mais ses pieds n'avaient plus leur souplesse première :

Un marin le saisit avant que la bruyère

Lui donnât dans son ombre un asile certain :

Et tenant son front pâle appuyé sur sa main,

Il était maintenant assis au pied d'un arbre,

Immuable et muet comme un buste de marbre.

—“ Ces endroits, dit Cartier, ne sont donc pas déserts ;

“ Nous les explorerons en mille sens divers

“ Sitôt qu'à l'horizon l'on verra l'aube poindre.

“ Domagaya nous fuit, il faudra le rejoindre

“ Mais brûlons ces rameaux que l'on vient d'entasser ;

“ Dans le sommeil ensuite allons nous délasser.”

Alors un des marins en frappant une pierre

Fit jaillir avec bruit une vive lumière :

L'étincelle mordit les rameaux résineux ;

La fumée éleva ses orbes onduleux ;

Comme un voile flottant dans l'air chaud et limpide,  
Un gai pétilllement, un craquement rapide  
Se mêlèrent alors aux cris des matelots,  
A leurs éclats de rire, à leurs joyeux propos.  
Bientôt tout fut en feu. De ses flèches aigues  
La flamme en bourdonnant semblait percer les nues :  
Un rideau ténébreux dérobaît les forêts ;  
Et du vaste brasier les ondoyants reflets  
Luisaient d'un vif éclat au loin sur l'onde amère,  
Comme le souvenir d'une joie éphémère  
Vient luire quelque fois sur notre pauvre cœur  
Quand il est recouvert d'un voile de douleur.

La flamme cependant s'était bien vite éteinte,  
Et la mer n'avait plus sa lumineuse teinte.  
Monté sur son vaisseau, l'aventureux marin  
Reposait ses esprits dans un sommeil serein.

Aussitôt que l'aurore au monde vint sourire,  
Le Commandant monta sur le pont du navire,  
Et longtemps sur la mer promena son regard.  
Alors les matelots, honteux d'être en retard,  
Laissèrent leurs hamacs et leurs aimables rêves.  
Le vent soufflait du large, et l'onde sur les grèves  
Jetait sa blanche écume avec de vagues bruits,  
Pendant qu'au ciel montaient les frais brouillards des  
[nuits.

Tout-à-coup, rasant l'île, une frêle pirogue,  
Sur les flots écumeux se précipite et vogue.  
Elle laisse la rive et vient vers le vaisseau :  
Chaque coup d'aviron la fait bondir sur l'eau.  
Cartier a reconnu l'Indien qui la guide.  
C'est bien Domagaya dont la ruse perfide,  
Faillit avoir la veille un étrange succès.  
Il rame avec vigueur ; il est déjà tout près.

Taiguragny surpris ne sait par quel mystère  
Dans un canot d'écorce il voit voguer son frère.  
Cependant il arrive, amarre son canot,  
Et sur le bâtiment il parait aussitôt.  
Il jette sur son frère un regard de reproche  
Et vers le Commandant humblement il s'approche :  
— « Noble Seigneur, dit-il, tu vois que l'Indien  
« Ne devient pas ingrat quand on lui fait du bien.  
« J'aurais pu me cacher dans de secrets repaires  
« Et voler cette nuit au pays de mes pères;  
« Mais de bons soins toujours tu m'as environné  
« Et je vais pour cela jusqu'à Stadaconé.  
« A travers les écueils diriger ton navire.  
« Mais il est dans cette île, enfin je dois le dire,  
« Une femme que j'aime et qu'il faut emmener.  
« Des méchants à la mort ont pu la condamner.  
« Son amour pour la croix fut son unique crime :  
« Des ennemis des Blancs elle fut la victime.

“ Un esprit de ton ciel l'a ravie au bûcher,  
“ Et dans ces bois déserts elle vint se cacher.  
“ Si nous la délaissions en ce lieu solitaire  
“ Elle mourrait bientôt de peine et de misère.  
“ Au ciel du Canada qu'elle vienne avec nous,  
“ Et que ta charité lui fasse un sort plus doux.”

Cartier, tout étonné de ce noble langage.

Presse contre son cœur la main du bon sauvage.

Il sait que l'Indien avec habileté

Peut donner au mensonge un air de vérité,

Et que d'autres motifs en empêchant sa fuite,

Ont pu déterminer cette noble conduite ;

Cependant il se plaît à croire ses discours

Et veut que sans retard l'on prête du secours

A cette enfant des bois que poursuit l'injustice.

Par son ordre aussitôt une chaloupe glisse

Vers la rive déserte où l'humble fille attend ;

Domagaya, ravi, la conduit en chantant.

Qu'il est plaisant et frais le souffle de la brise !

Vers les récifs lointains comme l'onde se brise !

Qu'ils sont gais dans leur vol les oiseaux de la mer !

Qu'elle est forte la voix de l'océan amer !

Est-ce une aile, là-bas, qui s'ouvre et se balance ?

Est-ce un immense oiseau qui sur l'onde s'élançe ?

O Cartier, quel éclair s'échappe de tes yeux !

Quel doux étonnement, quel espoir radieux

Font tressaillir ton cœur comme un bronze qu'on frappe !

Que portent donc les flots sur leur mouvante nappe ?

Ce n'est point un brouillard qui s'élève éclatant !

Ce n'est point un oiseau qui vient en s'ébattant !

Une voile ! une voile ! O Dieu ! c'est une voile !

Puis une autre la suit comme au ciel une étoile

Suit de près dans l'azur l'astre aux rayons sercins !  
Elle approche ! elle approche ! Et déjà les marins  
Du rivage de l'île au loin l'ont aperçue ;  
Leur immense clameur monte jusqu'à la nue  
Et du rocher sonore éveille les échos :  
Et sur le bâtiment les autres matelots  
Répondent à ces cris par d'autres cris de joie !  
A la cime des mâts le pavillon ondoie !  
C'est une belle fête ! et les coquets vaisseaux  
Paraissent de plaisir s'agiter sur les eaux !  
Les voilà ! les voilà ces navires rapides  
Avec leurs ponts couverts de marins intrépides,  
Leurs flancs tout écumeux, leurs agrès mutilés !  
Sous quels cieux, sur quels flots étaient-ils donc allés ?  
Quel astre les conduit vers cet heureux rivage ?  
Quel pouvoir les sauva des fureurs de l'orage ?...  
L'ancre tombe soudain dans les flots orgueilleux ;  
Un cantique d'amour s'élève jusqu'aux cieux !

## XI

### UN FLEUVE

Marins, ouvrez vos cœurs à la réjouissance !

Chantez l'hymne sacré de la reconnaissance !

Au Dieu qui vous guida sur les gouffres amers,

Et vous fit déjouer les pièges des enfers,

Chantez un chant d'amour, un refrain d'allégresse !

En vain l'ange maudit à vous nuire s'empresse,

Le ciel pour vous combat, la victoire est à vous !  
Après tant de labeurs le repos vous est doux !  
Après tant de dangers vous aimez un asile !  
Laissez vos bâtiments, descendez sur cette île  
Où vous ont attendus vos vaillants compagnons :  
Bientôt vous raserez ces rivages sans noms  
Que le monde étonné ne soupçonnait pas même ;  
Et vous verrez finir cette lutte suprême  
Où vous n'avez pas craint, courageux matelots,  
De suivre votre chef, ce glorieux héros !

La rose jette au vent ses suaves arômes ;  
La fontaine roucoule, et les bois sous leurs dômes  
Entendent gazouiller les nids harmonieux.  
Tout est joie et bonheur au monde et dans les cieux !  
Laissez, ô matelots, laissez les frais ombrages !  
Voguez ! voguez encor vers de plus beaux rivages

Voyez-vous sur les eaux vos navires légers ?  
On dirait que brûlant de braver les dangers,  
Ils veulent suivre encore une route nouvelle  
Allons ! allons ! marins, la brise vous appelle !  
Laissez le vert gazon, l'ombre où vous sommeillez !  
Levez l'ancre mordante ! Il vente, appareillez !

Comme des arcs tendus les voiles s'arrondissent ;  
Sur les flots agités les navires bondissent  
Et laissent derrière eux l'île aux bords verdoyants.  
Comme des moissonneurs dans les prés ondoyants  
Ouvrent un long sillon de leur âpre faucille,  
Ainsi les bâtiments, dans l'onde qui scintille  
Creusent avec leur proue un onduleux sentier.  
Leur course est bien rapide ; et sur son bord Cartier,  
Entouré des marins qui forment l'équipage,  
Regarde à l'horizon s'élever le rivage ;

Il tressaille en pensant que ce pays si beau  
De la France sera le plus riche joyau.

Dans le ciel cependant roulent de noirs nuages,  
Et sur la mer encor s'abattent des orages.  
Le golfe sous ses flots cache plus d'un écueil,  
Satan s'est relevé plein d'espoir et d'orgueil :  
Il ose croire encor qu'un terrible naufrage  
De l'ange du Seigneur peut détruire l'ouvrage.  
Mais les vaisseaux prudents virent bientôt de bord  
Et trouvent à la côte un sûr et large port :

Quand le vent du matin s'éleva favorable,  
Que le flot azuré vint effleurer le sable,  
Cartier fit lever l'ancre, et chaque bâtiment  
S'élança de nouveau sur le golfe écumant.

Domagaya, son frère et la jeune Indienne  
Ensemble assis tous trois près de la grande antenne,  
Echangeaient à l'écart leurs étranges discours.  
Leur présence à Cartier était d'un grand secours :  
Ils connaissaient le golfe et ses îles ombreuses.  
Ils lui parlaient du fleuve où des tribus nombreuses  
Venaient planter de loin leurs tentes chaque jour.  
Et les deux Indiens se levant tour à tour,  
Indiquaient de la main au timide pilote  
L'écueil qu'il devait fuir, la plantureuse côte  
Vers laquelle il pouvait sans nul risque eugler,  
Et le cap où les flots allaient battre et meugler.

## XII

### LE CAP PERCÉ

Pendant que les vaisseaux, sous leur blanche voile,  
Inclinent leurs flancs noirs sur l'onde qui murmure,  
Taïguruguy se lève et marche vers Cartier :  
Vois-tu là-bas, dit-il, comme un portique altier  
Qui relève au-dessus de la mer son front chauve,  
Ce rocher solitaire où le corbeau se sauve,

Cette porte qui s'ouvre entre ces hauts piliers  
Et par où passeraient tes superbes voiliers ?  
De l'Esprit des combats c'était la grotte étrange  
Disent les vieux Sachems. Assise dans la fange  
Sur le lit du grand fleuve en ce lieu si profond,  
Elle touchait jadis de son énorme front  
La frange du nuage ; et ses immenses ailes,  
Couvertes en tous temps de verdure nouvelles,  
S'étendaient vers le sud à cet autre rocher  
Dont la vierge des bois n'ose plus s'approcher.  
Morose et sacrilège, aujourd'hui la ruine  
Habite seule hélas ! la demeure divine !  
Comment ce vaste asile a-t-il été détruit ?  
Je ne bandais pas l'arc que j'en étais instruit :  
Et si tu veux je vais te conter cette histoire  
Que nul guerrier, chez nous, ne refuse de croire.  
Autant de lunes d'or ont monté dans les airs,  
Autant de bleus glaïeuls au bord des ruisseaux clairs

Se sont épanouis sous une tiède haleine,  
Autant de blancs frimas ont argenté la plaine  
Depuis que s'est passé le grand événement  
Dont je te fais, Cartier, l'histoire en ce moment,  
Qu'il passe sur nos mers, en hiver, de bruines,  
Que le chêne a de nœufs et le houx vert, d'épines !

Polanina la brune était donc autrefois  
La plus belle des fleurs écloses sous nos bois.  
Ses yeux étaient plus noirs qu'une nuit sans étoiles  
Et ses cheveux épais déplaient leurs longs voiles  
Sur son flanc gracieux comme le jeune ormeau ;  
Son chant était suave autant qu'un chant d'oiseau ;  
Elle allait si légère à travers le feuillage  
Que l'herbe se courbait à peine à son passage ;  
La vague de la mer qui s'enfle au point du jour  
N'avait pas de son sein l'harmonieux contour.

Elle était jeune encore et comptait moins de neiges  
Qu'un habile chasseur à la fois dans ses pièges  
Ne prendrait de Castors. Elle venait souvent  
Quands les flots n'étaient pas soulevés par le vent  
Se bercer comme un cygne au murmure du fleuve :  
La vague lui faisait une parure neuve  
Toute de diamants qui luisaient au soleil  
Et ruisselaient le long de son beau corps vermeil.

Areskouï, l'esprit qui nous souffle la guerre,  
Qui se plaît à verser un sang pur sur la terre,  
Areskouï, l'esprit dont l'asile sacré  
Était ce roc qui semble un grand vaisseau sombre,  
Areskouï sentait pour la vierge rieuse  
Un penchant violent, une ardeur sérieuse.  
Et quand elle venait se jouer dans les flots  
Il lui faisait toujours entendre de doux mots.

Que l'indiscrète brise allait ailleurs redire.

Elle seule pouvait voir sa bouche sourire.

Souvent il s'avançait de lauriers couronné  
Pour saisir son beau bras au flot abandonné,  
Mais la fille des bois se sauvait au rivage  
Et cachait sa pudeur sous le manteau sauvage  
Des sapins résineux jaloux de sa beauté.  
Alors Areskouï s'enfuyait irrité  
Dans sa retraite sombre où, comme un long tonnerre,  
On entendait l'écho de sa sourde colère.

Cependant quand le jour versait sur les forêts  
De ses feux bienfaisants les suprêmes reflets  
Sous les traits d'un chasseur au front jeune et superbe  
Un esprit plus heureux sortait des touffes d'herbe

Qui lèvent au-dessus des vagues leurs fronts verts,  
Et nageant avec grâce, il se dirigeait vers  
La fille des guerriers qui paraissait l'attendre.  
Elle ne fuyait pas. Son regard vif et tendre  
Comme un rayon tombait sur son beau compagnon.  
Elle ne fuyait pas, et de son pied mignon  
Elle fouettait la mer qui volait en rosée.  
La gorge bondissante, et la tête posée  
Sur les gerbes de jonc que le flux apportait,  
Comme sur un coussin d'édredon, elle était  
Belle comme l'amour à son premier doux rêve.  
Quand on la regardait en secret de la grève  
On se sentait brulé d'un feu terrible et doux,  
La tête bourdonnait, on devenait jaloux.

Un jour Aréskouï de sa sombre demeure  
Avec son jeune amant l'aperçut. C'était l'heure

Où la rive n'a plus que de faibles échos,  
Où la brise et la fleur se livrent au repos.  
Le ciel était luisant comme un cristal. Les nuées  
Qui déployaient au ciel des formes ingénues  
Passaient avec orgueil sur ce vaste miroir.  
Le vent harmonieux qui s'élève le soir  
Faisait de temps en temps avec un doux murmure  
Frissonner mollement cette onde fraîche et pure.  
Les amants s'ébattaient sur ce cristal uni.  
La vierge, en souriant, d'un bras souple et bruni  
Repoussait le flot bleu qui baignait son épaule ;  
Son beau corps se cambrait autant qu'un jeune saule  
Sous le fouet de l'orage ; et ses épais cheveux  
Tordaient leurs noirs anneaux sur son cou gracieux.  
Tous deux ils s'avançaient dans l'élément limpide,  
Chacun se promettant d'être le plus rapide.  
Ils se laissaient par fois emporter au courant :  
Des flots voluptueux le voile transparent

Dérobait à demi les grâces de la vierge.

Ils s'avançaient tantôt vers la paisible berge :

Tantôt ils se perdaient dans un rayon lointain

Puis paraissaient encor se tenant par la main.

Areskouï jura dans sa jalouse haine

De se venger enfin, de briser cette chaîne

Dont les anneaux dorés liaient si fortement

Le cœur de l'Indienne au cœur de son amant.

Un soir qu'elle sortait de l'onde, rougissante

Comme un fruit mûr, ou comme une rose naissante,

A l'amoureux baiser que sur son front serein

L'amant mystérieux avait jeté soudain,

Il la suivit. Les bois étaient déjà pleins d'ombres,

Et semblaient revêtus de voiles longs et sombres.

Avant qu'elle eut atteint d'un pied vif et léger  
Le vieux wigwam qui seul pouvait la protéger,  
Polanina sentit, pareils à des tenailles  
Les doigts durs et crispés de l'esprit des batailles  
Mordre sa brune épaule ; elle entendit sa voix  
Dont les sombres accents faisaient trembler les bois.  
" Je suis, dit-il, je suis l'esprit de la vengeance  
" J'ignore la pitié ! J'abhorre la clémence !  
" A moi Polanina ! La belle vierge à moi !...  
" Mon antre étouffera sous sa large paroi  
" Les cris du désespoir ! A moi ces divins charmes  
" Qui dans mon cœur jaloux excitaient tant d'alarmes !  
La vierge évanouïe était tombée hélas ;  
Areskouï la prend dans ses robustes bras  
Et s'envole semblable au hibou des ténèbres  
Avec sa riche proie en ses antres funèbres.

Souvent l'Esprit du Fleuve (en effet c'était lui  
Qui venait sur les eaux quand le jour avait lui  
Joindre Polanina l'objet de sa tendresse ; )  
Souvent, l'Esprit du Fleuve, à l'heure où sa maîtresse  
Avait accoutumé de venir sur les bords,  
Se jouait sur la vague avec de doux transports ;  
Mais chaque fois en vain il attendait l'amante ;  
Elle ne venait pas. Était-elle inconstante ?  
Avait-elle oublié tant d'instants de bonheur ?  
Un doute amer, parfois, empoisonnait son cœur.

Un jour qu'il reposait sur l'onde molle et claire,  
Tout à sa peine, au pied de l'ancre solitaire,  
Il entendit la voix de l'adorable enfant ;  
Il entendit ses pleurs et le cri triomphant  
Du génie infernal qui la tenait captive.

Il pousse une clameur que le fleuve et la rive  
Répètent bien longtemps. Tous les Esprits des eaux  
S'élancent à la fois des juncs et des roseaux.

La base du rocher est bien vite sapée,

Et du Dieu des combats la force alors trompée  
Devient vaine. Le roc s'ébranle et disparaît.

Seul le sombre gîte où le Dieu se retirait

Restait encor debout enveloppé par l'onde.

Mais un instant s'écoule, une porte profonde,

La même que tu vois, transperce le rocher

Et le jour et la mer vont tout à coup lécher

De leurs reflets joyeux le fond de la tanière

Où gémissait toujours la belle prisonnière.

Areskouï pour fuir prit l'aile d'un corbeau.

Sous les traits redoutés de ce lugubre oiseau

Il revient chaque jour sur ces débris célèbres,  
Croasser vers la nuit des menaces funèbres.

Avec Polanina dans les plis des flots d'or  
L'Esprit du fleuve vient souvent jouer encor

## XIII

### LE SAGUENAY

Le jour nait et s'enfuit et toujours les navires  
Ouvrent sur les flots d'or leurs voiles aux Zéphires.  
Après avoir doublé des rivages divers  
Ils rasant dans leur course une île aux bords déserts,  
Un immense rocher qui dresse sur les ondes  
Son dos âpre et sinistre où des oiseaux immondes

Viennent seuls, le printemps, jetant de tristes cris,  
Bâtit leurs nids obscurs sous des bois rabougris.  
Pendant deux jours entiers ils longent ces rivages  
Où l'onde et les oiseaux mêlent leurs chants sauvages.  
Chaque aurore nouvelle et chaque nouveau soir  
Dans le cœur de Cartier vient ranimer l'espoir.

Ce n'est plus l'océan que les bateaux franchissent  
La terre n'est pas loin et les ondes blanchissent.  
Deux rivages en fleurs qui vont se rapprochant  
Ressèrent les flots clairs et semblent au couchant  
Elever sur leur lit une immense barrière.  
Le soleil plus hatif achève sa carrière.  
Il argente le ciel de ses rayons blafards,  
Comme les cheveux blancs, la tête des vieillards.

Saguenay, les vaisseaux rasant ton embouchure !

Rivière au noir courant, quelle sonde mesure  
De ton lit merveilleux l'affreuse profondeur ?  
L'œil est pris de vertige en voyant la hauteur  
De ta paroi de roc à pic, infranchissable !  
Fleuve sans grève, gouffre où pas un grain de sable  
Ne recevrait le pied du marin naufragé  
S'il fallait qu'il laissât son vaisseau submergé,  
Dans tes profondes eaux vainement l'ancre tombe,  
Et le flanc du navire à ton bord qui surplombe,  
Bien avant que la quille eut déchiré ton lit ;  
Irait se déchirer ! Fleuve étrange, l'on dit  
Qu'après un long combat entre les vieux génies  
Qui voulaient dominer sur les mers réunies,  
L'un des vaincus, au sein de ce roc escarpé,  
Qu'il fendit pour cacher son noble espoir trompé,  
T'ouvrit le lit terrible où tes flots se condensent.  
On entend aujourd'hui dans tes caps qui s'élancent

jusqu'aux nuages gris, comme d'immenses tours,

Des rires incessants et d'étranges discours.

C'est que dans le flanc noir de tes abruptes côtes

Des lutins gouailleurs se sont creusé des grottes,

Et quand les matelots entonnent un refrain.

Leurs cent moqueuses voix les répètent soudain.

Cependant le vent tombe et les vagues calmées

Vont caresser sans bruit des rives parfumées.

Ce sont les bords d'une île où le coudre fleurit,

Où sur les arbrisseaux plus d'un doux fruit mûrit.

Près de ces bords charmants les navires s'arrêtent,

Et tous les matelots à débarquer s'appêtent.

## X I V

### LA PREMIÈRE MESSE

Septembre était venu. Déjà les premiers froids  
Faisaient frémir, le soir, le feuillage des bois,  
Et venaient dessécher les limpides fontaines :  
Mais les nuits, toutefois étaient eneor sereines.  
Les arbres se drapaient dans leurs épais manteaux  
Et les fruits mûrissants couronnaient les côteaux.

La nuit qui s'approchait de cette île isolée  
Déroula lentement son écharpe étoilée  
Et tout s'enveloppa d'un calme solennel.  
Mais au réveil du jour, pour louer l'Éternel,  
Les oiseaux, voltigeant sur les mouvantes cimes,  
Remplirent les forêts de leurs notes sublimes ;  
Et le soleil, sortant de son lit empourpré  
D'un éclat inouï parut s'être entouré.

C'était un jour de fête et de réjouissance  
Car l'Église du Christ célébrait la naissance,  
De la Vierge qui fut la mère de son Dieu.  
Cartier ne voulut pas s'éloigner de ce lieu  
Sans rendre à l'humble Vierge un éclatant hommage  
Il fit donc élever un autel de feuillage  
Sur le bord du grand fleuve, à l'ombrage des bois,  
Et le prêtre de Dieu, pour la première fois

Sur ce rivage, offrit l'immortel sacrifice.

O Satan ! c'est alors qu'en ton noir précipice

Tu t'en allas cacher ta honte et ta fureur !

Ce monde t'échappait ! le Christ était vainqueur !

Ah ! le grand sacrifice, ah ! l'auguste mystère

Qui te ravit alors cette infidèle terre.

Il s'offre maintenant mille fois chaque jour

Sur nos autels dorés, parmi nos chants d'amour !

Pendant que le saint Prêtre, à l'autel de verdure

Elevait en priant, la victime humble et pure.

Modulant à l'envi leurs aimables refrains,

Les oiseaux voltigeaient sur les rameaux voisins ;

Le soleil émaillait de lueurs chatoyantes

Les mousses des vieux troncs, les feuilles ondoyantes ;

Les vagues murmuraient sur le sable doré ;

Les marins à genoux sur le gazon serré

Ouvraient à Dieu leurs cœurs remplis de gratitude.

Mille voix s'élevaient de cette solitude.

Et volant dans les airs, les anges radieux

Unissaient à ces chants leurs chants mélodieux !

A peine le Pasteur sous la verte feuillée

Avait offert à Dieu l'hostie immaculée

Que son front resplendit d'un éclat merveilleux.

Un rayon fulminant s'échappa de ses yeux ;

On eut dit qu'un nuage environnait sa tête,

Un nuage de pourpre où couvait la tempête.

Il leva vers le ciel ses deux bras frémissants ;

Sa bouche s'entr'ouvrit, et d'étranges accents,

Des mots entrecoupés tombèrent de ses lèvres

Obscurs comme les mots que de brûlantes fièvres

Font parler au malade.—“ Assez de sang ! assez !....

“ Jetez donc le linceul sur ces morts entassés !... ”

- “ A ces héros chrétiens donnez la sépulture !  
“ Jetez aux noirs corbeaux, jetez donc en pâture  
“ Cette horde traîtresse !... Ecoutez ! Les forêts  
“ Aux enfants de la foi découvrent leurs secrets !  
“ J’entend le bruit du fer et les coups de la hache !...  
“ Le vainqueur s’agenouille et le vaincu se cache !  
“ Les oiseaux ont appris de plus douces chansons !  
“ Des champs nouveaux, au loin, se couvrent de mois-  
[sons !  
“ Sur ce roc de granit quelle ville s’élève  
“ Pareille au nid d’un aigle au-dessus de la grève !  
“ Une croix la domine et monte jusqu’aux cieux !...  
“ Et ses deux bras tendus couvrent d’immenses lieux !  
“ De formidables murs l’entourent, la défendent !  
“ Dans son tranquille port mille vaisseaux se rendent !  
“ Et que vois-je plus loin sortir du sein de l’eau ?  
“ Quelle cité rivale élève un front plus beau ?  
“ Son regard plus coquet captive mieux la foule.  
“ Que son voile est brillant ! et comme elle déroule

- “ Pour éblouir le monde un fâste surprenant !
- “ Les peuples accourus de tout le continent
- “ L'appelleront un jour la cité souveraine !...
- “ Salut ! noble Prélat dont la face sereine
- “ Brille du pur reflet de l'immortalité !
- “ Au Canada ton nom sera longtemps chanté !!
- “ Salut ! Prêtres pieux, hommes au grand courage !...
- “ Les grands et les petits béniront votre ouvrage !
- “ Sous vos soins paternels, o pasteurs révéérés,
- “ Les Agneaux confiants ne sont point égarés !...
- “ J'entends un bruit lointain ! la terre qui résonne
- “ Le coursier qui hennit et le canon qui tonne !...
- “ Je vois cent escadrons, dans un terrible choc
- “ Rouler dans la poussière à la cime d'un roc !
- “ Le soleil fait briller l'acier des baïonnettes !
- “ Le fracas des obus, les éclats des trompettes
- “ Se mêlent aux clameurs des mourants, des blessés !
- “ Et vainqueurs et vaincus se succèdent pressés

- ... Comme les flots hurlants que poussent sur la dune
- ... Les orages d'automne. O cruelle fortune !
- ... Que vois-je ? L'étendard aux blanches fleurs de lis
- ... Trainé aux pieds des vainqueurs ses glorieux replis !
- ... Un drapeau rouge flotte au-dessus de ces rives
- ... Que n'ont pu conserver nos phalanges actives !...

Le prêtre en ce moment resta silencieux,

D'air plaintif, abattu, des larmes dans les yeux,

Puis il reprit bientôt d'une voix plus contrainte :

- ... Du sein de cette terre il s'élève une plainte :
- ... Au droit ancien, hélas ! succède un droit nouveau !
- ... Le faible est opprimé, le fort devient bourreau ;
- ... Et près du saint autel un autel sans mystères
- ... Elève avec orgueil ses encens téméraires !...
- ... Mais quels sont ces héros qui viennent à la fois
- ... De leur pays vaincu revendiquer les droits,

- “ Et marquer à jamais de stigmates infâmes  
“ Le front noir des tyrans ? Ils dénoncent les trames,  
“ Font triompher enfin le droit et la raison...  
“ Vont expier leur zèle au fond d'une prison !...  
“ Et la plainte grandit, et le joug est plus lourd :  
“ Un malaise ineffable, un mugissement sourd  
“ Annoncent la tempête et des jours de détresse !  
“ Malheur aux vaincus ! ciel ! un échafaud se dresse !  
“ Du sang de la victime, ô prodige inouï !  
“ Renait la liberté ! L'orage évanoui  
“ Laisse briller au ciel une clarté plus vive !  
“ Sur des peuples divers et sur plus d'une rive  
“ Le drapeau teint de sang étale ses couleurs !  
“ Mais j'entends tout à coup de joyeuses clameurs !  
“ Et les yeux sont tournés vers une autre bannière  
“ Qui déploie au soleil sa devise plus fière,  
“ Sa guirlande d'érable et son vaillant castor  
“ Qui ronge pour l'abattre un arbre aux rameaux d'or.

« Devant ce pavillon le premier se replie  
« Comme une tente à l'heure où l'aurore délie  
« Pour inonder les mers les gerbes de ses feux !  
« Entre trois océans ce drapeaux glorieux  
« Annonce aux nations par l'amitié conquises  
« La liberté, la paix ailleurs en vain promises !...  
Alors l'homme de Dieu se tut, et son œil doux  
Retomba tendrement sur la foule à genoux.

## X V

### STADACONE

Cependant sur les bords la montante marée  
Faisait flotter déjà la chaloupe amarrée.  
La brise fraichissait ; et le fleuve gonflé,  
Se berçant comme au vent se berce un champ de blé,  
Paraissait de nouveau remonter vers sa source.  
Il fallut s'embarquer. Les vaisseaux dans leur course

Rasèrent bien longtemps avec rapidité  
Un rivage dont rien n'égalait la beauté.  
Les sauvages, debout sur le pont du navire,  
Jetaient sur cette rive un regard en délire.  
Que de penses charmants leur rappelaient ces bois !  
Ils avaient passé là gais et fiers autrefois,  
Poursuivant l'orignal sur les profondes neiges,  
Ou forçant l'ours grognard à tomber dans leurs pièges..  
Et Cartier attentif cherchait dans le lointain  
S'il ne pourrait pas voir apparaître soudain,  
Comme un géant tombé sur les flots diaphanes,  
Cet énorme rocher recouvert de cabanes  
Dont les deux Indiens lui parlèrent souvent :  
Et les gais matelots jetaient leurs chants au vent..

Les marins vers le soir longent encore une île,

Une île plus riante, une île plus fertile.

Que celles qui d'abord enchantèrent leurs yeux.  
C'est un brillant joyau que le fleuve orgueilleux  
Soutient avec amour sur son onde sereine ;  
C'est le plus bel anneau de cette longue chaîne  
Que forment sur le fleuve et jusques dans les mers  
Cent îles dont les bords sont ornés d'arbres verts.  
De ses sauvages fleurs un doux parfum s'échappe ;  
La vigne la couronne et sa brillante grappe  
Semble rire au soleil à travers les rameaux.  
Tout à coup un grand cri s'élève des vaisseaux  
Monte jusques au ciel et fait trembler les ondes.  
Cent clameurs aussitôt, formidables, profondes.  
Du milieu des forêts répondent à ce cri.  
Devant les bâtiments, formant un vaste abri,  
S'avancait dans le fleuve un rocher âpre et sombre ;  
Son flanc se hérissait de cabanes sans nombre ;  
Son sommet couronné d'arbres majestueux  
Semblait, dans son orgueil, aux vents impétueux

Jeter un fier défi. Cet étonnant village  
Debout sur son rocher comme un aigle sauvage,  
Ce nid sombre où grouillait un peuple basané,  
C'était le grand hameau ! C'était Stadaconé !

Reposez-vous ici près de ces fiers rivages,  
A l'abri des autans, à l'abri des orages !  
Ici reposez-vous, ô glorieux vaisseaux !  
Dans les airs parfumés déroulez vos drapeaux !  
N'êtes-vous donc point las de votre longue course ?  
Vous voudriez en vain suivre jusqu'à sa source  
Ce fleuve merveilleux dont le paisible cours  
Comme un autre océan se déroule toujours !

## XVI

### LE CALUMET DE PAIX

A l'aspect des vaisseaux arrêtés dans la rade  
Un tumulte inouï règne dans la bourgade.  
Les guerriers indiens, effrayés et surpris,  
Font trembler le rocher de leurs étranges cris.  
Plus sombres, plus bruyants que le bois qui les cache,  
Armés du Tomahawk, de l'arc et de la hache,

Ils courent vers le chef, le fier Donnacona :

—“ Un Esprit, disent-ils, ô noble Agouhanna.

“ Un Esprit a guidé vers notre rive altière

“ Trois canots aussi grands que la bourgade entière !

“ Dedans nous avons vu des guerriers plus nombreux

“ Qu'au printemps les boutons sur un tronc vigoureux !

“ Ils ne portent point d'arc, et leurs faces sont pâles

“ Comme les blancs grêlons qu'apportent les raffales.

“ Devons-nous les chasser comme des ennemis.

“ Ou devant eux paraître et craintifs et soumis ? ”

—“ Si ces vains étrangers viennent sur notre terre,

“ Sans être provoqués, nous déclarer la guerre,

“ Il nous faut les combattre, ô guerriers, je le veux !

“ Il nous faut à nos reins suspendre leurs cheveux !

“ Mais s'ils viennent vers nous remplis de confiance,

“ Montrons-nous généreux et faisons alliance.”

Le grand chef Indien après ces quelques mots,

Suivi de ses guerriers, descendit près des flots.

Cependant les marins, dans leur vive allégresse,  
Ne cessent d'admirer la rive enchanteresse :  
Ils ne se doutent pas que ce pays si beau  
Va pour plusieurs d'entre eux devenir un tombeau !  
Avec quel doux plaisir leur regard se repose  
Sur ces sauvages bords dont l'aspect grandiose  
Surpasse étrangement ce qu'ils avaient rêvé !  
Mais oubliant le monde, un cœur s'est élevé  
Comme le pur encens d'une fleur printanière  
Vers la voûte du ciel ruisselant de lumière :  
Tu sais bien, ô Cartier, que c'est le doigt de Dieu  
Qui malgré les périls t'a conduit vers ce lieu !

Après du commandant, réunis sur la poupe,  
Les trois enfants des bois forment un joyeux groupe.  
Leur exil est fini. Bientôt sous les forêts  
Ils vont aller ensemble oublier leurs regrets.

Ils entendent des voix sur le bord de la rive.  
Voix qui font tressaillir leur oreille attentive  
Et portent dans leur âme un plaisir inconnu ;  
Car ce n'est plus des Blancs le parler froid et nu :  
C'est le style imagé, c'est le riche langage  
Qu'ils ont de leurs parents appris dès le jeune âge.  
Jamais ils n'ont trouvé tant de charmes au bois !  
Jamais tant de bonheur ne leur rit à la fois !

Des guerriers tout à coup on voit la foule émue  
Qui descend sur la rive et s'agite et remue  
Comme au vent de l'hiver le feuillage des pins.  
De diverses couleurs leurs visages sont peints ;  
Leurs membres sont couverts d'étranges tatouages,  
Et leurs fronts surmontés de grands plumets sauvages.  
Le chef est à leur tête. Ils portent cent canots.  
Qu'ils viennent à la fois déposer sur les flots.

En effleurant la vague alors chaque nacelle  
Fait courir un frisson sur l'onde qui ruisselle.  
Sortant de leurs wigwams, les femmes, les enfants  
Pour les pâles guerriers apportent des présents.  
Soudain les avirons plongent dans l'onde vive,  
Et les légers canots s'éloignent de la rive ;  
Et tous les Indiens de leurs sonores voix  
Font retentir alors et le fleuve et les bois.  
A leurs chants cadencés sur les limpides lames  
On voit monter ensemble et retomber les rames.

Le rapide canot qui porte le grand chef  
Laisse derrière lui tour à tour chaque nef,  
Et se rend le premier près de la grande Hermine.  
Cartier vient au devant de ce chef qui domine  
Comme un fier potentat sur un peuple nombreux,  
Accepte avec plaisir ses présents généreux

Et lui donne en retour mille choses plus rares.  
Alors le vaillant chef des peuplades barbares  
Lui parle longuement, dans un pompeux discours,  
De sa grande bourgade et de ses alentours.  
Il l'invite à venir chasser sur le rivage,  
À bâtir un wigwam comme le fier sauvage  
Dont nul joug odieux ne fait courber le front.  
Or pendant qu'il parlait un silence profond  
Comme le calme affreux qui précède l'orage.  
Régnait sur le navire et jusque sur la plage :  
Mais quand Donnacona descendit du vaisseau,  
Quand les canots légers s'élançèrent sur l'eau,  
Une immense clameur, comme un coup de tonnerre  
Fit retentir longtemps la forêt solitaire.

Pour la première fois Cartier foule ces bords  
Où d'antiques forêts déroulent leurs décors :

Il se dirige vers les wigwams du village.

Le chef le fait asseoir sur un banc de feuillage

Et vient lui présenter le calumet de paix :

—“ Que l'amitié, dit-il, enchaîne pour jamais

“ L'homme libre des bois et le Visage-Pâle ! ”

Cartier lui tend alors une main amicale,

“ O chef, je vais, dit-il, élever sous les bois,

“ En signe d'alliance une divine croix ! ”

Donnacoua joyeux voulut venir lui-même

Voir dresser sur le roc le grand et saint emblème.

Le Fils de l'Éternel prenait possession

De ce monde rempli de désolation !

Le signe du salut brillait sur ce rivage  
Que l'enfer dès longtemps tenait dans l'esclavage !

Mais Cartier n'était pas délivré de tout soin.  
Au bord du même fleuve, il s'élevait, plus loin,  
Un autre grand hameau qu'il désirait connaître.  
D'après les Indiens, ce hameau devait être  
Au centre d'un pays aussi beau que fécond,  
Sur la rive d'une île, au pied d'un joli mont.  
Et le fleuve irrité, près de cette bourgade  
Roulait ses flots bruyants de cascade en cascade.

Il voulait qu'avec lui jusqu'à ces bords nouveaux  
L'un des deux Indiens conduisit ses vaisseaux ;  
Mais brûlant de fouler d'un pied libre la terre,  
Suivis de Naïa, dans une nef légère,

Il s'en allaient tous deux sur le fleuve calmé,  
Vers leur hameau lointain, leur hameau tant aimé !

Donnacona pourtant ne tarda pas d'apprendre  
Que vers Hochelaga Cartier voulait se rendre.  
Il en fut attristé : ce dessein le troublait.  
Jaloux de sa puissance, égoïste, il tremblait  
Qu'avec d'autres tribus le fier Visage-Pâle  
N'allât faire une paix qui put être fatale  
Aux peuples réunis près de Stadacone.  
Agité par la peur, par ces soins dominé,  
Il se dirigea donc, à l'heure solennelle  
Où le pinson s'endort la tête sous son aile,  
Vers Cartier qu'entouraient plusieurs des matelots,  
Et, lui baisant les bras, il prononça ces mots :  
— Tu veux, noble seigneur des pays de l'aurore,  
Laisser notre bourgade et remonter encore

- “ Le fleuve impétueux qui baigne nos forêts,  
“ Ce fleuve est traversé par des écueils secrets  
“ Où tes vaisseaux pesants se briseront sans doute :  
“ L'Indien ne peut même en indiquer la route.  
“ La bourgade où tu vas est loin, bien loin d'ici :  
“ Le peuple qui l'habite est fourbe et traître aussi.  
“ Abandonne, seigneur, ce dessein condamnable,  
“ Si ce puissant motif te trouve inébranlable,  
“ Le manitou m'a dit (je ne le tairai pas)  
“ Que tu devais trouver un horrible trépas  
“ Parmi les flots de neige et les monceaux de glace  
“ Qu'en ces endroits lointains un noir esprit entasse  
“ Afin d'ensevelir le pâle aventurier.”

Après avoir fini ce discours singulier

Le grand chef satisfait descendit du navire.

Cartier lui témoigna par un malin sourire

Qu'il était peu sensible à son prudent conseil,  
Et le matin suivant, au lever du soleil,  
Deux vaisseaux s'avançaient dans la fraîche rivière  
Qui serpentait au nord de la bourgade altière,  
Et l'autre remontait couvert de pavillons  
Le fleuve où le soleil baignait ses chauds rayons.

## X V I I

### HOHELAGA

Quel rire entendons-nous au fond du noir abîme ?

Satan a-t-il encore inventé quelque crime ?

Un juste est-il tombé ? L'impitoyable mort

A-t-elle d'un pécheur fixé le triste sort ?

Sur son trône brûlant qu'entourent ses ministres,  
Démons aux yeux de flamme, aux figures sinistres,  
Lucifer tient conseil. Contre le roi du ciel  
Il décoche en riant des mots remplis de fiel.  
Son esprit infernal ne reste pas inerte :  
Il a l'espoir encor de consommer la perte  
Du marin valeureux que le Seigneur guida  
Vers les bords éloignés du vaste Canada.  
Les échos de l'enfer répètent ses blasphèmes :  
— « Nobles amis, dit-il, n'êtes-vous plus les mêmes ?  
« Êtes-vous sans courage en face des revers ?  
« Avez-vous peur de Dieu ? N'êtes-vous plus pervers ?  
« Le protégé du ciel a traversé les ondes :  
« Il voit du Canada les campagnes fécondes.  
« Notre ennemi content dort au fond de ses cieux.  
« Et ses adulateurs l'appellent « glorieux. »  
« Mais tout n'est pas fini. Courage ! amis, courage !  
« Cartier a bien voulu venir sur cette plage ;

- “ Qu'il y reste à jamais, et ses marins aussi !  
“ Qu'elle soit leur sépulcre ! Et nous verrons ainsi  
“ Où seront les plus forts, et qui se fera gloire  
“ D'avoir pu remporter la dernière victoire !  
“ Voici qu'approche enfin la saison des frimas.  
“ L'hiver, si rigoureux dans ces lointains climats,  
“ Va pendant bien longtemps, sous sa neige entassée,  
“ Enchaîner le grand fleuve et la terre glacée.  
“ Les serviteurs de Dieu voudront partir en vain ;  
“ Il ne trouveront plus pour s'enfuir de chemin :  
“ Leurs vaisseaux enchaînés resteront sur la grève !  
“ Alors, ô mes amis, point de paix ! point de trêve !  
“ Soyons rusés, actifs ! soyons audacieux !  
“ Glorifions l'enfer ! Humilions les cieux !  
“ Du sauvage éveillons et la haine et l'envie.  
“ Craignant d'être captifs sur sa terre asservie,  
“ Qu'il attache au bûcher ces pieux matelots,  
“ Ou leur perce le cœur de ses longs jalevots !

“ Ou qu'avec les hivers d'étranges maladies  
“ Achèvent d'épuiser leurs âmes engourdies ;  
“ Et qu'ils succombent tous au milieu de ces bois,  
“ Regrettant leur pays, maudissant leurs exploits ! ”

Ainsi parla Satan. Les démons applaudirent,  
De leurs couches de feu les damnés entendirent  
Les insolents discours de leur orgueilleux roi,  
Et leurs membres brûlants frissonnèrent d'effroi.

Un vent s'est élevé qui souffle de l'aurore,  
Aux rayons du soleil un nuage se dore :  
Comme un flocon de laine il roule mollement  
Et sème ses lambeaux au bord du firmament.  
Sur le fleuve orgueilleux dont les ondes gonflées  
De l'ombreux Canada fécondent les vallées,

S'avance en se berçant un élégant bateau.  
Il rase en quelqu'endroit le pied d'un vert coteau ;  
Il vogue plus souvent éloigné de la rive ;  
Et quand le jour s'éteint et que la nuit arrive,  
Il s'arrête attendant du matin la clarté.  
Vogue, ô joli vaisseau, sur le fleuve indompté !  
Pour te conduire luit une étoile bénie !  
Ta course, fier vaisseau, sera bientôt finie !  
Les arbres agités par le souffle du vent  
Inclinent devant toi leur feuillage mouvant !  
Les gais petits oiseaux à l'éclatant plumage  
Ont pour te saluer un plus tendre ramage !  
Et l'Indien surpris, dans son frêle canot,  
Pour te voir de plus près, brave le sombre flot !

Il vogue le navire ! et tantôt il approche

D'un traître banc de sable ou d'un écueil de roche

Où les flots vont se tordre avec un bruit affreux  
Que répète l'écho des rivages ombreux.

Il remonte avec peine un courant trop rapide,  
Ou sillonne plus vite une nappe limpide.

Ici, comme un géant sur les eaux renversé,  
Le rivage tout nu semble s'être affaissé :

Et là, tout de verdure, en courbe il se déploie  
Comme un bras arrondi qu'enveloppe la soie ;

Et comme les grains d'or d'un collier égrené,  
Sur le flanc du coteau d'érables couronné,

Sur la cime du cap, à l'ombre des platanes,  
Des chasseurs Indiens s'élèvent les cabanes.

Ce vaisseau qui courait sur le fleuve surpris  
Effleurant, tour à tour, deux rivages fleuris,  
C'était l'Émérillon ! Des chants mélancoliques  
Comme le bruit du soir dans les forêts antiques,

Du pont couvert de monde au ciel d'azur montaient.  
C'étaient les matelots qui chaque jour chantaient  
Leurs pénibles ennuis et leurs amours fidèles.  
Quand le vent s'apaisait, repliant ses deux ailes,  
Comme un énorme oiseau fatigué de voler,  
Le bateau s'arrêtait. Et pour le voir aller  
Quand la brise gonflait ses voiles éclatantes,  
Les sauvages tremblants accouraient de leurs tentes.

Cependant tout à coup le fleuve s'élargit ;  
Il forme un lac superbe où le vent qui mugit  
Soulève étrangement la vague plus mobile,  
Mais où le flot doré s'ouvre en nappe tranquille  
Comme un miroir d'argent encadré dans l'azur,  
Quand nul vent ne s'élève et que le ciel est pur.  
Cent îles au front vert du sein des ondes naissent :  
Leurs bords dans le lointain lentement apparaissent.

De vastes bancs de sable en dangereux réseaux  
Serpentent en tous sens sous le voile des eaux.  
C'est là sur ce beau lac où le ciel bleu se mire  
Que, les voiles au vent, s'avance le navire.  
Cartier se réjouit du merveilleux succès  
Qui couronne déjà ses sublimes projets.  
Jamais sous le soleil une telle contrée  
A ses regards surpris ne s'est encor montrée.

Mais la barque soudain vogue plus lentement ;  
Les voiles et les mâts s'inclinent faiblement ;  
Dans le léger sillon qu'avec peine elle trace  
Le sable en bouillonnant remonte à la surface.  
On entend un bruit sourd au fond du bâtiment.  
Nul cri ne retentit en ce triste moment  
Chacun vole à son poste et d'une âme sereine  
Attend patiemment l'ordre du capitaine.

Le navire touchait ! Il n'allait presque plus.  
Cartier commande en vain : aux ordres superflus  
Ne veut point obéir le navire insensible.  
Dans ce malheur nouveau Cartier reste impassible.  
Il avait tout prévu. Courageux et prudent  
Il pouvait surmonter ce fatal accident.  
Vite il fait jeter l'ancre afin que davantage  
Sur le banc dangereux le vaisseau ne s'engage.  
Et l'actif matelot replie en même temps  
Les voiles qu'enfle encor le souffle frais des vents.

Sur le fleuve inconnu cependant dès l'aurore  
Les courageux marins s'élançèrent encore.  
Un bateau plus léger les portait cette fois.  
Il sillonna le lac, il rasa de grands bois  
Qui dessinaient dans l'eau leurs mouvantes images ;  
Enfin il découvrit ces superbes rivages

Où se trouvait assis le bourg d'Hochelaga,  
Et vers la terre alors comme un trait il vogua.

A l'aspect imprévu du bateau qui s'avance  
Et balance sa voile ainsi qu'une aile immense,  
Les Indiens en foule accourent sur les bords.  
Ils laissent hautement éclater leurs transports.  
Jamais telle clameur ne fit trembler la rive !  
Jamais ces cœurs naïfs d'une joie aussi vive  
Avant ce jour heureux n'avaient été remplis !  
Les oracles sacrés allaient être accomplis  
Un vieux jongleur avait, dans un étrange rêve;  
Prédit que de la terre où le soleil se lève  
De blancs guerriers viendraient avant de longs hivers,  
Vaincre de la tribu les ennemis divers.  
Et c'étaient ces guerriers qu'on voyait apparaître !  
Leurs fronts nobles et blancs les faisaient reconnaître !

Mais le jour disparaît. Au fond du firmament  
Chaque étoile à son tour scintille doucement  
Comme les cierges d'or que le lévite allume  
Au sommet de l'autel où le pur encens fume.  
Sur la rive des eaux, les sauvages joyeux,  
De place en place alors allument de grands feux :  
Ils désirent par là manifester leur joie  
Aux guerriers valeureux qu'un Esprit leur envoie.

Aussitôt qu'apparaît l'aube du lendemain,  
Ils les conduisent tous, par un large chemin.  
Au milieu de la plaine où la vaste bourgade  
S'élève toute fière avec sa palissade.  
Rien n'étonne Cartier comme l'aspect des lieux  
Qui pendant bien longtemps passent devant ses yeux.  
Ici le maïs d'or aux aigrettes de soie  
Sous le souffle du vent légèrement ondoie ;

Là le chêne orgueilleux sous le poids de ses glands  
Courbe vers le gazon ses longs rameaux tremblants ;  
Et partout des oiseaux au suave ramage,  
Partout aussi des fleurs à l'élégant corsage ;  
Les premiers aux échos répètent leurs chansons,  
Les dernières gaiement luisent sur les buissons !

    Tout à coup du hameau s'ouvre l'unique porte.  
Les femmes, les enfants que le plaisir transporte  
S'avancent pêle-mêle au-devant des héros,  
Ils tendent sous leurs pas les plus soyeuses peaux ;  
Ils chantent tous ensemble et dansent avec grâce  
En allant les conduire au milieu de la place  
Où le chef que déjà l'âge a fait impotent,  
Entouré de guerriers, tout ému, les attend.

Sur le sol aussitôt on étend une natte  
Qu'une habile Indienne a teinte en écarlate,  
Et l'on y fait asseoir le chef des guerriers blancs.  
On immole un chevreuil et ses membres sanglants  
Rôtissent avec bruit sur le feu qui les dore ;  
Et les Fils du couchant et les Fils de l'aurore,  
Qu'unuit avec mystère un décret du destin,  
Partagent sous les bois un fraternel festin.

Cependant le vieux chef, au milieu de la fête,  
Ote un brillant bandeau qui couronne sa tête  
Et le met humblement sur le front de Cartier  
Qu'il proclame Seigneur du pays tout entier.  
Touché de l'action de ce noble sauvage,  
Cartier lève vers Dieu son radieux visage :  
—“ O Dieu du ciel, dit-il, non, non, ce n'est pas moi  
Qui dois assujettir ces tribus à ma loi !

« C'est à vous de régner sur ces rives si belles

« Et de sauver enfin ces peuples infidèles ! »

Et dans le même instant, par le ciel inspiré,

Il prend sur sa poitrine un crucifix sacré

Et le suspend au cou du vieillard qu'il embrasse :

— « C'est lui qui doit, dit-il, dominer sur ta race !

Et le vieux Indien, fier de cette faveur,

Presse joyeusement la croix contre son cœur.

Cependant près du bourg, dominant la campagne,  
S'élève vers le nord une belle montagne ;

Un bois majestueux couronne son sommet ;

Le gazon des sentiers est doux comme un duvet.

Les grands oiseaux ont là leurs demeures tranquilles.

Désignés par le chef, quelques guerriers dociles

Y conduisent Cartier et ses nobles marins.

Là, du haut de ce mont, un pays sans confins

Aux regards du héros tout à coup se déroule.  
Bien loin sous les forêts le grand fleuve qui coule  
Fait briller au soleil ses flots voluptueux ;  
Mais parfois il s'irrite, et plus impétueux,  
Il heurte en écumant un rocher qui ruisselle  
Et jette vers les cieux une plainte éternelle.  
Partout des bois épais, partout un sol fécond  
Qui reposent encor dans un calme profond !  
A l'aspect enchanteur de ces lieux qu'il domine  
Cartier se sent rempli d'une ivresse divine ;  
—“ O ma France, dit-il, ces pays sont à toi !  
“ Fais-y bénir le ciel et respecter ta loi ! ”

## XVIII

### L'HIVER

Emportés par le vent, de grands nuages sombres  
Sur la cime des bois traînent sans bruit leurs ombres ;  
Le ciel est dépouillé de sa robe d'azur.  
Le fleuve en gémissant roule un flot plus obscur.  
C'est novembre qui vient. Et la blanche gelée  
Sous ses baisers de glace a flétri la feuillée ;

Et d'un cercle d'argent parsemé de cristaux

Elle a partout orné la rive des ruisseaux.

Les bois ne sont plus verts, mais ils charment encore

Par le feuillage sec, léger, multicolore,

Qui couvre leur sommet d'un voile diapré :

Près du sombre sapin c'est l'érable empourpré ;

Le hêtre de safran près du tilleul verdâtre.

Et près du blanc bouleau, le platane rougeâtre :

Les brises au hazard confondent ces couleurs

Et le soleil y joint de subtiles lueurs.

La forêt n'entend plus d'amoureux babillages,

Et les petits oiseaux vers de plus doux rivages

Sont allés du printemps attendre le retour.

Bien hâtive est la nuit, et bien tardif le jour !

C'est la saison des vents, l'époque des tempêtes :

Des flots impétueux vibrent les blanches crêtes ;

Les brises de la nuit ne se taisent jamais ;

Sur les bords de la mer les brouillards sont épais.

A l'aspect menaçant de l'hiver qui s'avance,  
Cartier voit s'envoler une douce espérance,  
L'espérance d'aller vers son roi promptement  
Lui dire ses succès, lui révéler comment  
La France avait acquis avec bonheur et gloire,  
Par-delà l'océan un vaste territoire.  
Il n'ose point voguer sur ces flots orageux  
Que soulèvent toujours des vents impétueux ;  
Il craint pour ses vaisseaux un terrible naufrage ;  
Aux rigueurs de l'hiver qui règne en cette plage  
Ne sont pas endurcis ses vaillants matelots.  
Déjà les Indiens n'osent dans leurs canots  
Mépriser les dangers des ondes en furie.  
Dans cette angoisse amère il s'agenouille et prie.

Près de Stadaconé, dans un vallon charmant,  
Une rivière au fleuve unit son flot dormant,

Au bateau fatigué son étroite embouchure  
Offre contre l'orage une retraite sûre :  
Là déjà sont entrés les deux plus grands vaisseaux.  
Bientôt l'Émérillon vient sur les mêmes eaux  
Pour attendre, captif, la saison printanière.  
Devant lui sur le fleuve une étrange barrière  
S'est élevée un jour ; mais à Stadaconé  
Une brise fidèle enfin l'a ramené.

Cependant le héros n'est pas sans quelque crainte.  
Les sauvages souvent agissent avec feinte ;  
On ne voit de leur cœur jamais que la moitié ;  
Ils vendent chèrement leur changeante amitié.  
Pour se mettre à l'abri de leur perfide atteinte  
Cartier fait aussitôt élever une enceinte.  
Et pendant plusieurs jours les marins soucieux,  
Pour élever ce fort plantent d'énormes pieux

Auprès de leurs vaisseaux, dans la terre durcie :  
Par ces travaux prudents leur crainte est adoucie.

Du haut de leur rocher les sauvages surpris  
Considèrent d'abord d'un œil plein de mépris  
Ces travaux menaçants que les Pâles-Visages,  
Sans leur consentement, élèvent sur leurs plages.  
Mais vers Donnacona vient un vieillard rusé :  
—“ Agouhanna, dit-il, les Blancs ont abusé  
“ De ta bonté trop grande et de ta complaisance.  
“ Nous les avons ici reçus sans défiance,  
“ Croyant que vers nous tous ils venaient en amis.  
“ Ne les redoutant pas, nous leur avons promis  
“ D'être toujours pour eux des alliés fidèles.  
“ Aujourd'hui, les vois-tu, par des ruses nouvelles,  
“ Devant nos propres yeux, et certes ! sans motifs,  
“ Travailler ardemment à nous faire captifs,

“ Nous les libres enfants de cette libre terre ?  
“ Maintenant leurs projets ne sont plus un mystère.  
“ Mais d'ici ces guerriers ne peuvent plus partir.  
“ C'est à nous, chef vaillant, de les anéantir ! ”  
—“ Je vois, répond le chef d'une voix indignée,  
“ Que de ces hommes fiers ma race est dédaignée ;  
“ Mais nous nous vengerons ! Dissimulons pourtant,  
“ Et portons devant eux un visage content.  
“ Lorsque l'hiver partout tendra ses molles neiges,  
“ Nous pourrons aisément les prendre dans leurs pièges.  
“ Pour les combattre alors nous nous lèverons tous,  
“ Et les guerriers voisins viendront s'unir à nous.”

Le ciel est nébuleux : déjà l'hiver arrive.

Les arbres dépouillés de leur parure vive

Agitent dans les airs leurs rameaux longs et nus :

Sur les ailes du vent des brouillards sont venus ;

Et le gazon flétri, les feuilles desséchées  
Que des pâles forêts la brise a détachées,  
Sous un voile d'argent se sont ensevelis.  
Les nuages obscurs roulent leurs noirs replis  
D'où s'échappent souvent la bise et la tempête,  
Quelque fois le soleil dans les eaux se reflète  
Mais son orbe frileux ne les enflamme pas.  
Sur les rives du fleuve, avec un sourd fracas  
S'enviennent s'échouer d'immenses bancs de glace.  
Nul imprudent oiseau ne vole dans l'espace.

Souvent le ciel chargé de nuages épais,  
Comme un homme qui porte un trop pénible faix,  
Semble fléchir soudain. Le vent souffle avec rage ;  
Nul éclair flamboyant n'illumine la plage ;  
Le tonnerre endormi ne se réveille plus :  
Mais des bruits longs et sourds, des sifflements aigus,

Dans l'air, dans les forêts se font alors entendre ;  
Et sur leurs bords glacés les flots viennent s'étendre ;  
Et les arbres tordus craquent lugubrement ;  
Et sur le front des bois passent rapidement  
Les tourbillons serrés d'une neige mouvante :  
Et tout ce qui respire est saisi d'épouvante,  
Car l'œil ne perce plus ce voile froid, blafard  
Dont les replis épais tombent de toute part !  
Et pendant plusieurs jours la neige s'amoncelle !  
Et quand après longtemps le soleil étincelle,  
Une couche éclatante a recouvert le sol ;  
Un nuage vermeil dans le ciel prend son vol ;  
Les sapins sont courbés sous les guirlandes blanches  
Dont la neige a couvert leurs gigantesques branches ;  
Et l'agile Indien dans la forêt poursuit  
Le renard affamé qui laisse son réduit.

## X I X

### UN FLÉAU

Enfermés dans leur fort qu'ils ne quittent plus guère  
Exposés aux rigueurs de ce climat sévère  
Contre lequel, hélas ! ils ne sont pas armés,  
Les marins dans l'ennui paraissent abimés.  
Le jour leur paraît long, le froid insupportable,  
Il leur semble parfois que l'hiver implacable

Dans sa glace à jamais enchaîné leurs vaisseaux.  
Ils regrettent le temps où voguant sur les eaux  
Ils luttèrent vaillamment contre le noir orage,  
Et déjouaient la mort à force de courage.  
A regret maintenant ils demeurent oisifs :  
L'hiver les trouble plus que l'aspect des récifs.  
Ils appellent souvent l'époque où leurs navires  
Livreront de nouveau leurs voiles aux zéphires ;  
L'époque où revenus de ces bords dangereux  
A la France ils feront des récits merveilleux.

Au pénible chagrin qui déjà les abreuve  
Vient se joindre pourtant une terrible épreuve.  
Comme du haut de l'air on voit un sombre oiseau  
S'élançer tout à coup sur un faible troupeau  
Et broyer à plaisir, dans sa griffe sanglante,  
Les timides brebis dont la fuite est trop lente ;

Ainsi sur les marins s'abat un grand fléau.

Pourquoi donc, ô Seigneur ! pourquoi ce mal nouveau ?

Le froid qui les transit sur ces déserts rivages,

Et les traitres complots qu'ourdissent les sauvages

N'est-ce donc pas assez contre ces malheureux,

Et le ciel maintenant se tourne-t-il contre eux ?

Dejà plusieurs marins vers leur couche fiévreuse

Sentent venir la mort ! mort triste et douloureuse

Dont le prêtre peut seul adoucir la rigueur !

Ces hommes dévoués et remplis de vigueur

Comme la mort les tient dans ses froides étreintes !

Ah ! qui pourrait redire et leurs maux et leurs plaintes ?

Les voyez-vous, hélas ! les voyez-vous mourants !

Bien loin de leurs foyers ! bien loin de leurs parents !

Entourés d'ennemis ! sur des rives glacées ! . . . .

C'est vers la France alors qu'ils tournent leurs pensées !

O ciel de la Patrie, ils ne te verront plus !

Les fruits de leurs labours seront-ils donc perdus !

Ils t'aiment bien, ô France ! ils meurent pour ta gloire !

Ah ! conserve à jamais et bénis leur mémoire !

Plusieurs ont succombé ; la neige est leur tombeau !

Cartier pour apaiser le terrible fléau

Ordonne d'invoquer la divine Marie.

Il fait porter au loin son image chérie

Et la suspend au tronc d'un sapin orgueilleux.

Alors les matelots s'enviennent deux à deux,

Sur la neige et la glace, en chantant un cantique,

Vénérer humblement la céleste relique.

Le ciel dut tressaillir en entendant les voix

Qui l'imploreraient ainsi du milieu de ces bois.

Alors, aussi, l'enfer eut un moment de joie.

Et les Esprits maudits, par une sombre voie  
Sortirent tout joyeux de leurs gouffres ardents ;  
Puis au milieu des airs ils planèrent longtemps,  
Comme de noirs corbeaux, au-dessus des rivages  
Où le fléau cruel faisait tant de ravages.

—“ Les voilà, disaient-ils, en les montrant du doigt,  
“ Les voilà ces héros ! ces hommes au cœur droit,  
“ Qui se vantaient hier de nous ravir ce monde  
“ Et de couvrir nos fronts d'une honte profonde !  
“ Où donc est aujourd'hui le Dieu qui les défend ?  
“ Honte au ciel ! gloire à nous ! L'enfer est triomphant !  
“ Il ébranle de Dieu le tyrannique empire ! ”

Et l'air retentissait de leurs éclats de rire.

Et pendant qu'ils riaient, un ange prosterné

Sur la cime du cap, près de Stadaconé,

Versait des pleurs amers en voilant de son aile

Les suaves rayons de sa face immortelle

L'hiver s'adoucissait. La neige moins souvent  
Tourbillonnait dans l'air aux caprices du vent :  
Un givre plus léger scintillait sur les branches.  
S'il venait à pleuvoir, les gouttelettes blanches  
Se changeaient sur les bois en un cristal vermeil  
Que faisait resplendir un plus brillant soleil.

Le grand chef animé de sentiments hostiles  
Avait depuis longtemps, vers des tribus dociles  
Dépêché des guerriers :—“ Allez, avait-il dit,  
“ Pendant que sur nos bords l'âpre hiver engourdit,  
“ Comme des ours frileux, tous les Pâles-Visages,  
“ Allez donner l'éveil aux nations sauvages !  
“ Qu'elles viennent à nous ; unis, nous serons forts :  
“ Nous tuerons l'étranger et prendront ses trésors.”  
Et munis de leurs arcs, montés sur leurs raquettes,  
Les traitres envoyés aux tribus inquiètes

Allèrent annoncer, au fond des bois lointains,  
Du fier Donnacona les perfides desseins.

Cartier près de l'enceinte à pas lents se promène :  
Il craint que le guerrier n'arrive et le surprenne.  
Il a vu près de lui plusieurs des siens mourir,  
Et lui-même, bientôt peut-être, il va périr,  
Car le ciel qu'il invoque avec persévérance  
Semble voir ses malheurs d'un œil d'indifférence !

Pendant qu'il est en proie à la crainte, à l'ennui,  
Un vieux chasseur sauvage arrive près de lui :  
—“ Grand chef des blancs, dit-il, non tu n'es pas un  
[traître :  
“ En ce moment heureux je dois le reconnaître.  
“ Tu m'avais pris mes fils : je les croyais perdus ;  
“ Mais en noble guerrier tu me les as rendus.

- “ J’ai marché bien longtemps pour te dire ma joie,  
“ Car je ne vais pas vite et sous les ans je ploie. . . .  
“ Mais ton visage est triste et tu parais souffrir ?  
“ Je sais quel mal vous tue, et je puis le guérir !  
“ Vois-tu cet arbre vert ? Va promptement, recueille  
“ Et fais bouillir ensemble et l’écorce et la feuille,  
“ Et tu posséderas un breuvage enchanté  
“ Qui vous rendra bientôt la force et la santé.  
“ Tu vois que l’Indien détestant la vengeance,  
“ N’a gardé dans son cœur que la reconnaissance.”

Cartier tout stupéfait reconnaît Tehrina

Le père des captifs qu’en France il emmena.

Il le traite d’abord comme un noble convive,

Et chargé de présents le renvoie à sa rive.

“ Gloire à Dieu ! Sa bonté se manifeste à tous,  
“ Mais qui dira jamais ce qu'elle a fait pour nous !  
“ Nous étions expirants sur la plage étrangère  
“ Et nul ne secourait notre longue misère !  
“ Nos ennemis passaient et riaient de nos maux !  
“ Ils tressaillaient de joie en voyant nos tombeaux !  
“ Et la mort nous semblait une faveur suprême !  
“ Mais Dieu vient au secours du serviteur qui l'aime :  
“ Sa divine bonté l'accompagne en tout lieu !  
“ Dieu nous a secourus ! gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! ”

Ainsi les matelots unissant leurs voix graves,  
Comme des prisonniers qui laissent leurs entraves,  
Au Dieu qui du fléau les avait délivrés,  
Chantaient avec amour ces cantiques sacrés.

X X

## CONSPIRATION

L'hiver disparaissait. La neige était fondue,  
Et la saison des fleurs si longtemps attendue  
Par de joyeux concerts annonçait son retour.  
Les oiseaux revenaient gazouiller leur amour  
Sur les buissons charmants qui les avaient vu naître.  
Un admirable instinct leur faisait reconnaître

Le léger nid de foin qui les avait bercés,  
Le vent ne trainait plus de nuages glacés ;  
De verts boutons ornaient les rameaux pleins de sève ;  
Et le fleuve bruyant s'ébattait sur sa grève,

Une douce gaité régnait sur les vaisseaux  
Qui déjà se berçaient avec leurs appareils.  
Mais l'un d'eux cependant demeurait au rivage  
Comme un vaisseau brisé par un triste naufrage :  
Hélas ! les matelots qui voguaient sur ce bord  
Dorment tous maintenant du sommeil de la mort !  
Ils ne reverront pas le ciel de la Patrie !  
Ils sont tombés un jour comme une herbe flétrie !  
Dormez ! dormez en paix, ô pieux matelots !  
Sur ces bords éloignés, au murmure des flots !  
Vous étiez à la fin de vos labours sublimes !  
D'un noble dévouement vous êtes les victimes !

Vous devez tressaillir, jeunes et purs héros,  
Tressaillir de bonheur dans votre saint repos,  
En voyant maintenant sur ces rives sauvages  
Où vous vîntes mourir après de longs voyages,  
Un peuple généreux, un peuple plein de foi,  
Grandir paisiblement sous une douce loi !

De rapides canots se croisent dans la rade.

Des guerriers menaçants parcourent la bourgade :

Ils se sont tatoués de diverses couleurs ;

L'audace est sur leurs fronts, la haine dans leurs yeux.

Ce sont les envoyés des tribus éloignées.

Leurs âmes du repos paraissent indignées.

Ils percent les sapins de leurs rapides traits,

On marche en chantant de sonores couplets.

Cartier qui voit de loin cette foule guerrière

S'élever, se mouvoir comme un flot de poussière,

Devine qu'on ourdit de funestes complots  
Pour le perdre lui-même avec ses matelots.  
Un frisson de terreur s'empare de son âme.  
Ciel ! comment échapper à cette ligue infâme !  
Les guerriers sont nombreux ! nombreux comme au  
[printemps  
Sur les fleuves gonflés les feuillages flottants !  
Et tenter de s'enfuir serait bien téméraire,  
La marée est montante et le vent est contraire.  
Dans ce moment critique il mande Jalobert :  
Son cœur à cet ami s'est bien souvent ouvert :  
Et toujours ce dernier par sa grande prudence  
Du héros mérita l'extrême confiance.

“ Guerriers de la tribu, voici venir le soir !

“ La nuit sera discrète et le ciel sera noir !

“ Vos arcs sont-ils tendus et vos haches tranchantes ?

“ Les esprits des aïeux de leurs plaintes touchantes

- “ Ont-ils fait tressaillir vos cœurs fiers et jaloux ?  
“ Savez-vous la vengeance ? ô guerriers, savez-vous  
“ Dans un crâne brisé boire un sang encoeur tiède ?  
“ Et savez-vous scalper un ennemi qui cède ?  
“ Guerriers de la tribu, voici venir le soir !  
“ La nuit sera discrète et le ciel sera noir !

O'était le chant cruel que le guerrier sauvage,  
A l'approche du soir, hurlait dans le village.

Tout à coup d'un navire il s'élève des cris.  
Les guerriers Indiens regardent tout surpris.  
Un marin brandissant une arme formidable  
Est monté sur le pont. Dans sa rage implacable  
Contre le commandant il s'est précipité.  
Cartier surpris d'abord recule épouventé.

Le matelot toujours le presse et le menace.  
Le héros cependant retrouve son audace  
Et s'élançe d'un bond sur le traître agresseur.  
Mais un cri retentit, et soudain, ô douleur !  
Cartier s'est affaissé sur le pont du navire !  
Alors tous les marins, comme dans le délire,  
Parcourent en tous sens le pont du bâtiment :  
Le meurtrier sur eux s'avance hardiment.  
Ils veulent le saisir, sa défense est terrible ;  
Aux coups dont on l'accable il paraît insensible.  
Cependant il faiblit ; on le serre de près ;  
On lui dit de se rendre, et lui répond : " Jamais ! "  
Et d'un bond furieux écartant tout le monde,  
Du haut du bâtiment il s'enfonce dans l'onde.  
Bientôt il reparait éloigné des vaisseaux,  
Et gagne le rivage en nageant sur les eaux.

Sur les bois éloignés l'astre du jour se penche,  
Et l'oiseau pour dormir se perche sur la branche.  
Les guerriers Indiens, pour tenir leur conseil,  
Attendent sous les bois le coucher du soleil.  
Tout à coup la forêt semble flotter dans l'ombre.  
Alors un fier sauvage à la figure sombre,  
Du milieu des guerriers se lève et parle ainsi :  
—“ Oui, le temps est venu de chasser loin d'ici  
“ Ces hommes orgueilleux qui se pensent nos maîtres !  
“ Ils feignent l'amitié, mais je sais qu'ils sont traîtres,  
“ Car moi Taiguragny, j'ai vécu sous leurs lois.  
“ Ils m'ont de leur dédain accablé mille fois !  
“ Mais plus qu'eux aujourd'hui je suis puissant et libre !  
“ La haine dans mon cœur fait vibrer chaque fibre !  
“ Domagaya sait bien qu'ils sont impérieux ;  
“ Qu'ils veulent s'emparer du sol de nos aïeux,  
“ Et nous faire captifs ici sur notre rive !  
“ Mais avec des guerriers pour combattre j'arrive !

“ J’ai soif de la vengeance ! Il faut ! il faut du sang !

“ Voilà le trait, Cartier, qui va te morde au flanc !

Et pendant qu’il parlait, il brandissait des flèches,

Et ses talons durcis broyaient les branches sèches.

—“ Tu parles sagement reprit Donnacona ;

“ Areskouï vers moi sans doute t’amena.

“ Mes guerriers sont tous prêts et l’heure est favorable.

“ J’ai vu sur un navire une lutte effroyable.

“ Les matelots entre eux paraissent divisés.

“ Plusieurs d’un long combat sont peut-être épuisés.

“ Ils ne se doutent point de nos trames subtiles :

“ Ils dorment confiants ; et nos canots agiles

“ Pleins de braves guerriers, dans l’ombre de la nuit

“ A leurs pesants bateaux aborderont sans bruit.”

Puis il parlait encor qu'au milieu de la foule  
Qui s'agite et frémit comme la sombre houle,  
Un guerrier blanc paraît. Ses vêtements mouillés  
D'un sang qui coule encor sont hélas ! tout souillés :  
Sont front est sillonné par une cicatrice ;  
Son regard humble et doux paraît sans artifice :  
Il parle avec lenteur : —“ Chef de Stadaconé,  
“ De me voir devant toi tu sembles étonné,  
“ Mais tu le seras plus si je te dis sans feinte,  
“ Pourquoi je viens ici te troubler de ma plainte.  
“ Je ne dois plus revoir mon pays bien aimé !  
“ Hélas ! oui, mon pays m'est à jamais fermé !  
“ La mort m'attend chez-nous, la mort dans les sup-  
[plices !  
“ Ah ! la terre pour moi, la terre est sans délices !  
“ A cet arbre, toi-même, attache-moi sans peur,  
“ Et qu'un trait acéré me perce enfin le cœur !  
“ Ou bien si tu voulais, avant que je périsse,  
“ M'aider à la vengeance ! Ah ! le doux sacrifice

“ Que celui de mes jours après m'être vengé !

Ici sa molle voix avait soudain changé,

Et son œil animé semblait rougi par l'ire.

—“ J'ai vu reprit le chef, sur le pont d'un navire,

“ Un étrange combat s'élever vers le soir,

“ Dis-moi ce que c'était.—“ Oui, vous avez pu voir

“ Reprit le matelot d'une voix radoucie,

“ Que l'un des combattants s'est affaissé sans vie :

“ Celui-là, c'est Cartier ! Nous détestions sa loi.

“ Celui qui l'a frappé, je m'en vante, c'est moi !

“ Et je n'ai point par là commis une injustice.

“ Le cœur de ce marin était plein d'avarice ;

“ Malgré nous vers la France il voulait ramener

“ Un vaisseau que d'abord nous devions vous donner ;

“ Comment en guider trois vers nos lointains rivages

“ A peine pouvons-nous former deux équipages ?

- “ Un terrible fléau s'est abattu sur nous,  
“ Et les plus vigoureux sont tombés sous ses coups.  
“ Si lorsque nous étions nombreux, pleins de courage,  
“ Nous n'avons qu'avec peine évité le naufrage,  
“ Comment pourrions-nous donc l'éviter maintenant ?  
“ Et c'est moi que Cartier choisit pour commandant  
“ D'un vaisseau sans marins ! Désirait-il ma perte ?  
“ J'exprimai mon refus : ma résistance ouverte  
“ Fut de tous mes amis approuvée un moment.  
“ Mais je fus menacé du dernier châtiment ;  
“ Et je savais la mort qui m'était réservée  
“ Si je ne fuyais pas avant notre arrivée.  
“ Alors encouragé par de traitres amis,  
“ Vous savez le forfait que tantôt j'ai commis.  
“ Je suis entre vos mains, je suis votre victime ;  
“ Faites-moi donc périr si j'ai fait un grand crime.  
“ Mais si devant vous tous je parais innocent,  
“ Vengez-moi ! car contre eux moi je suis impuissant !

- “ Demain pour s'échapper ils déploieront les voiles.  
“ O guerriers, suivez-moi ! la nuit n'a pas d'étoiles !  
“ Prenez vos tomahawks, prenez vos javelots !  
“ Frappez-les sans merci ces cruels matelots !  
“ Qu'ils meurent avec moi sur cette même rive,  
“ Puisqu'ils ne veulent pas qu'avec eux moi je vive ! ”

Alors le fugitif reste silencieux :

Sur lui tous les guerriers ont arrêté leurs yeux :

Ils semblent avoir peur de se laisser surprendre.

Mais lui, ferme et serein, feint de ne pas comprendre

Ce noir pressentiment qui trouble leurs esprits.

Quelques uns des guerriers font entendre des cris ;

Ils veulent que de suite on descende au rivage ;

D'autres ne veulent pas que la lutte s'engage

Avant que du matin s'élèvent les brouillards ;

Ils craignent quelque piège. Enfin plusieurs vieillards

Demandent que d'abord le premier coup de hache  
Soit pour ce guerrier blanc dont peut-être la tâche  
Est de venir tromper les naïfs Indiens  
Pour les livrer après plus sûrement aux siens.

Alors de tous côtés des clameurs retentissent :  
Dans les carquois de peau les javelots frémissent :  
Le généreux marin se croit enfin perdu :  
Mais il ne mourra pas sans s'être défendu :  
Il est bien mieux armé que cette race impie  
Et veut lui vendre cher sa glorieuse vie.

Une voix cependant domine les clameurs,  
C'est la voix du grand Chef :—“ Guerriers aux nobles  
[cœurs,  
“ Je ne crois pas, dit-il, que ce Blanc soit un traître :  
“ Nous l'avons vu lutter contre son cruel maître ;

- “ Et nous l'avons aussi vu nager vers le bord  
“ Pour fuir comme il l'a dit une sanglante mort.  
“ Mais il n'est pas besoin, ô guerriers, ce me semble,  
“ Que sur ces bâtiments nous montions tous ensemble.  
“ Le bruit que nous ferions pourrait donner l'éveil.  
“ Il vaut mieux les surprendre au milieu du sommeil.  
“ Qu'avec moi seulement s'avancent quelques braves ;  
“ Si retenus captifs, l'on nous charge d'entraves ;  
“ Si nous sommes trahis par l'infâme étranger.  
“ O guerriers, soyez prêts demain à nous venger ! ”

Il dit et les guerriers sortant de leur silence  
Approuvent son discours par un murmure immense.

Cependant un grand calme entoure les vaisseaux.  
La nuit est noire. Au loin, de nocturnes oiseaux

Font retentir les bois de leurs plaintes funèbres.

Un rapide canot glisse dans les ténèbres :

Les avirons légers dans l'eau plongent sans bruit.

Le chef des Indiens lui-même le conduit.

En silence bientôt il accoste un navire.

Cinq sauvages guerriers dont le cœur ne respire

Que le meurtre secret, le carnage et le sang.

Montent sur le vaisseau précédés par un Blanc,

—“ Ici,” dit ce dernier d'une voix basse et morne,

Et tenant à la main leur casse-tête énorme.

Les cinq guerriers, muets, avancent un par un.

Du clapotis des eaux le murmure importun

Fait passer par moment un frisson dans leur âme.

Sur la barque tout dort ; et leurs yeux pleins de flamme

Cherchent dans la noirceur les marins endormis.

—“ Ici,” reprend le guide, “ ici, guerriers amis.”

Puis ouvrant une porte, au fond de la cabine

Qu’une clarté douteuse en tremblant illumine,

Il les fait avancer avec précaution.

Les sauvages, pourtant, pleins d’indignation,

Ont trop tardé déjà de consommer leurs crimes :

Ils demandent au guide où dorment les victimes :

—“ Les voilà ! ” répond-il en élevant la voix.

Et cinq haches sur lui se lèvent à la fois :

—“ Tu mourras le premier pour prix de tes outrages,

Hurlent dans leur courroux les farouches sauvages,

“ Tu nous livres aux tiens ! ah ! traître, tu mourras ! ”

En effet sur le pont ils entendaient des pas.

Mais ils n’ont point le temps de massacrer leur guide.

Au milieu d’eux s’élançe une foule intrépide :

Cartier est le premier ! Sa voix et ses regards

Remplissent de terreur les assassins hagards.

Ils n’osent se défendre. Alors on les enchaîne,

Puis au fond du navire en silence on les traîne.

Cartier avec transport embrasse Jalobert :

—“ Tu nous sauves, dit-il, tu nous mets à couvert

“ De la méchanceté de ces tribus atroces !

“ Nous allons dans les fers tenir leurs chefs féroces.

“ Elevons vers le ciel nos cœurs reconnaissants !

“ Qu'il daigne pardonner ces pièges innocents

“ Que nous avons tendus sous les pas des perfides

“ Dont les lèvres étaient de notre sang avides !

“ Préparons les agrès ; hissons le pavillon ;

“ Aussitôt que du jour le matinal rayon

“ Tremblera dans le flot que la brise balance,

“ Nous voguerons enfin vers notre belle France !

## X X I

### LE RETOUR

Pendant toute la nuit les guerriers inquiets,  
Auprès de leurs grands feux, sous les sombres forêts,  
Déplorèrent des chefs l'absence prolongée.  
Leur âme dans l'angoisse était encore plongée  
Quand le soleil monta rayonnant dans les cieux.  
Alors sur le rivage au loin silencieux

Ils descendirent tous frémissants de colère.  
Deux navires berçaient leur mâture légère  
Sous le souffle du vent, au long roulis des flots.  
Sur leurs ponts circulaient d'empressés matelots  
Qui chantaient des refrains en larguant les amarres.  
Une morne stupeur s'empare des barbares :  
Ils demeurent muets ; mais après un moment,  
Mille affreuses clameurs montent au firmament.

Cependant les vaisseaux s'ébranlent sur les ondes.  
Deux traces derrière eux, bouillonnantes, profondes,  
Vont en s'élargissant se briser sur les bords.  
De chaque bâtiment s'élèvent des accords  
Qui montent vers le ciel avec les doux arômes  
Que les bois verdissants exhalent de leurs dômes.

La brise est favorable ; allez vaisseaux bénis !

Du paisible océan fendez les flots unis !

Ne craignez plus l'orage ! ouvrez vos blanches voiles !

Un soleil éclatant, de brillantes étoiles

Pour vous éclaireront la surface des mers !

Allez ! ne craignez plus la rage des enfers :

Leur triomphe est fini, leur puissance enchainée !

Déroulez vos drapeaux la lutte est terminée !

Qu'un vent doux et plaisant vous reconduise au port !

La France est dans l'émoi. Ses fils, dans leur transport,

Descendent sur la rive où la vague se brise,

Vous demandent au ciel, à la mer, à la brise !

La France vous attend ! O vaisseaux dites-lui,

Qu'à ses lois tout un monde est soumis aujourd'hui !

Et les deux bâtiments s'en vont avec vitesse !

Et de leur sein s'élève un long cri d'allégresse !

Et les cinq prisonniers, des larmes dans les yeux,

Jettent à leurs amis de pénibles adieux !

Et les guerriers cruels de leurs mains frémissantes

Lancent vers les vaisseaux des flèches impuissantes !

Et l'on entend alors dans les cieux réjouis

Les harpes moduler des accords inouïs.

“ De l'aurore au couchant, disent les chants des anges,

“ Le saint nom du Seigneur est digne de louanges !

“ Dieu parle, et l'univers sur son axe brûlant,

“ Frémit d'un saint transport et l'adore en tremblant !

“ Lui seul est éternel ! Son bras soutient la terre.

“ Il pourrait la briser comme un jouet de verre

“ Le vagabond nuage obéit à sa voix ;

“ Le tonnerre et le vent reconnaissent ses lois.

“ Il paraît, et l'éclat de son auguste face

“ Fait pâlir les soleils qui roulent dans l'espace.

“ Que tout genou fléchisse à son nom glorieux !

“ Que la terre le craigne et qu'on le chante aux cieux !”

# **HYMNE NATIONAL**

**POUR LA FÊTE DES CANADIENS-FRANÇAIS**

# HYMNE NATIONAL

POUR LA FÊTE DES CANADIENS-FRANÇAIS

Couronné le 20 septembre 1869.

▲ime Dieu, et va ton chemin.

Cieux, déroulez sur notre tête  
Vos voiles de pourpre et d'azur !  
Soleil, brille d'un feu plus pur !  
Que la terre en ce jour revête  
Toute sa gloire et sa beauté !  
Que l'onde plus mollement coule  
A travers le pré velouté !  
Que l'oiseau plus gaiment roucoule !

Que tout s'unisse à ces concerts  
D'un peuple qui demande place  
Parmi les grands peuples qu'embrasse  
L'orbe éclatant de l'Univers !

Ah ! prêtez-moi votre voix infinie,  
Chœurs éternels que j'entends en tout lieu !  
Ah ! prêtez-moi votre sainte harmonie,  
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu !

Ouvrez, ouvrez votre aile diaphane,  
Anges gardiens de mon jeune pays !  
Ecoutez-moi, mon chant n'est pas profane :  
Portez à Dieu les hymnes que je dis !

Vole moins lente,  
O belle nuit !  
Vole moins lente !  
Mon âme ardente  
Aime le bruit,  
La voix tremblante  
Du temps qui fuit !  
Éveille, éveille  
Tes doux échos,  
La fleur vermeille,  
Le chant des flots !  
Lève ton voile,  
O nuit d'amour !  
Lève ton voile  
Voici le jour !  
Brillante étoile  
Qui luis encor  
Comme un clou d'or

Aux voûtes sombres,  
Dans ton essor  
Chasse les ombres !  
De tes doux feux,  
Aurore blonde,  
Eclaire, inonde  
Les champs des cieux !  
Parais, lumière !  
O jour, parais !  
Que la chaumière,  
Que le palais,  
Que la rivière,  
La cime altière  
De nos forêts  
Et la poussière  
De nos guérêts  
Bondissent de joie !  
Que le papillon

Tout de vermillon  
Dans le chaud rayon  
Du jour qui le noie,  
Plein d'amour déploie  
Son aile de soie,  
Se berce et tournoie  
Comme une fleur au vent !  
Qu'une chanson plus douce  
Monte du nid de mousse  
Sur le rameau mouvant !

C'est jour d'ivresse !

Que la tristesse

Sèche ses pleurs !

C'est jour de fête !

Que chaque tête

Porte des fleurs !

.....

L'aurore s'est levée et l'ombre s'est enfuie.....  
Sur l'humide forêt que le vent chaud essuie,  
O soleil, tes rayons tombent comme une pluie !

Enfants du Canada, laissez le fier taureau  
Bondir, libre du joug, sur l'herbage nouveau !  
Laissez dans le sillon le soc et le hoyau !

C'est la fête immortelle  
Et sans cesse nouvelle  
Où l'amour se révèle,  
L'amour du sol natal !  
Où l'espoir se ranime  
A ton aspect sublime,  
Drapeau national !

O Bardes, accordez vos violons rustiques !  
Que vos refrains joyeux et vos pieux cantiques  
Montent comme un parfum jusqu'aux divins Portiques.

Mêlez vos nobles voix aux bruits vagues des eaux,  
Aux murmures du vent qui berce les roseaux,  
Aux accords printaniers des sauvages oiseaux !

C'est l'heure douce et pure

Dans toute la nature

Où le peuple se jure

Une sainte union !

Où ta force s'affirme,

Où le Seigneur confirme

Tes droits, ô nation !

Brunes filles des champs, dansez sur la prairie !  
Vierges, cueillez des fleurs, la pelouse est fleurie.  
Cueillez des fleurs, ô vous les fleurs de la Patrie !

Que l'aigle qui s'élançe à son roc de granit,  
L'hirondelle qui vient lorsque l'hiver finit  
Aux vieux toits du hameau pendre son humble nid :

Que la rose entr'ouverte au front de la charmille,  
Et la nappe d'azur où l'étoile scintille ;  
Et la voile de lin sur la nef qui vacille ;

Que l'arbre couronné d'un feuillage odorant,  
Le brouillard qui revêt son manteau transparent,  
L'ondine qui se baigne et se berce au courant ;

Ah ! que tout ce qui brille : Etoiles, fleurs ou flammes ;  
Que tout ce qui soupire : Oiseaux, brises ou lames !  
Et que tout ce qui prie : Hommes, anges ou femmes !

Entonne en ce beau jour un hymne solennel  
Comme il en retentit quand l'Archange Michel  
Plongea dans les enfers tous les damnés du ciel !

C'est l'heure douce et pure

Dans toute la nature

Où le peuple se jure

Une sainte union !

Où ta force s'affirme,

Où le Seigneur confirme

Tes droits, ô nation !

C'est la fête immortelle  
Et sans cesse nouvelle  
Où l'amour se révèle  
L'amour du sol natal !  
Où la foi se ranime  
A ton aspect sublime,  
Drapeau national !

Ah ! prêtez-moi votre voix infinie,  
Chœurs éternels que j'entends en tout lieu !  
Ah ! prêtez-moi votre sainte harmonie,  
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu !

Peuple, entonne des chants de gloire !  
Peuple, en ce jour réjouis-toi ;  
Ton drapeau qu'aimait la victoire  
Sut faire respecter ta loi !

Jamais de ta splendeur première  
Tu n'es tombé dans la poussière  
Où roulent tant de nations ?  
Et jamais sur ton front sublime  
Nul n'a pu voir la main du crime  
Bariner ses honteux sillons !

Revêts tes vêtements de joie !  
Défends ta foi, ta liberté !  
Bénis ! bénis la main qui broie  
Les fers de la captivité !  
Abhorre le froid égoïsme ;  
Il traîne un peuple au servilisme  
Et le dépouille de son cœur !  
A l'horizon des temps, regarde  
Tout ce que l'avenir te garde  
De paix de gloire et de splendeur !

Méprise la voix de ce traître  
Pour qui le peuple est un troupeau !...  
Brise le sceptre de ton maître  
S'il devient le fouet d'un bourreau !...  
Ne laisse pas la tyrannie  
Mettre un cachet d'ignominie  
Sur ton sacré bandeau de roi !  
Et souviens-toi que ton pied foule  
Un sol où depuis longtemps coule  
Le sang des héros de la foi !

Qui donc dit que tu dégénères,  
O peuple autrefois tant vanté ?  
Que dans leurs sépulcres tes pères  
S'indignent de ta lâcheté ?  
Que muet tu courbes la tête  
Sous le joug honteux que t'apprête

N'importe quel maître étranger ?  
Qu'en tombant tu n'aurais pas même  
Pour le tyran un anathème,  
Pas même un fils pour te venger ?

Peuple, tu te souviens encore  
Des grandes leçons des aïeux ?  
Tu te souviens que ton aurore  
D'un vif éclat remplit les cieux ?  
Que les langes de ton enfance  
Étaient ces drapeaux que la France  
Promenait au champ de l'honneur ?  
Qu'au bruit d'une salve guerrière  
Le feu brillait sous ta paupière  
Et les élans brisaient ton cœur ?

Tu te souviens de ces campagnes  
Sous le ciel rude des hivers,  
A travers les âpres montagnes  
Et dans les glaces des déserts,  
Où les soldats de la Patrie,  
Par leur audace et leur furie,  
Foudroyaient de vieux bataillons,  
Et chassant des troupes navrées,  
Jusqu'en de lointaines contrées  
Allaient planter leurs pavillons !

Tu te souviens du promontoire  
Où Lévis longtemps attendu  
De la France par la victoire  
Sut racheter l'honneur perdu ?  
Et n'est-il plus dans ta mémoire  
Celui qui promena ta gloire

Du pôle nord jusqu'au midi ?  
Qui sembla commander à l'onde  
Et qui vit tout le nouveau monde  
De ses nobles faits étourdi ? . . .

Peuple, tu te souviens des braves  
Que des tyrans mirent à mort  
Parce qu'ils brisaient tes entraves  
Et voulaient adoucir ton sort ?  
Ton âme s'éveille et tressaille  
Au souvenir d'une bataille  
Comme celle de Carillon !  
Tu vois encor notre héroïne  
Debout sur son fort en ruine  
Lancer la foudre en tourbillon !

Et tu serais un peuple lâche !  
Tu serais un peuple abaissé ! . . .  
Trop faible pour remplir la tâche  
Que te cède un brillant passé !  
Qui donc ainsi te calomnie,  
O canadien, race bénie  
Que n'a pu briser le malheur ?  
Ton nom n'a-t-il plus de prestige ?  
Sorti d'une si belle tige,  
N'es-tu qu'une débile fleur ? . . .

Es-tu donc, ô Patrie,  
Une terre flétrie  
D'où s'enfuit la vertu ?  
Où comme un grand poète  
Dans ses chants le répète,  
O ma Patrie, es-tu

La Vierge couronnée  
Qu'une troupe avinée  
Traîne dans les égouts !  
N'as-tu plus l'innocence,  
La gloire et la puissance  
Qui faisaient des jaloux ?

Je t'aime, ô sol natal ! Je t'aime et te révère !  
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !  
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre  
La terre où nous vivons doit-être un ciel pour nous !

O vous que je contemple  
Près de notre saint temple,  
Vains autels de faux Dieux,  
Retombez en poussière !

Votre froide prière  
Est une injure aux cieux !  
Mœurs, perfide idiôme  
Qui glisses sous le charme  
Comme sous les lambris !  
Que la langue d'un père  
Ne soit pas étrangère,  
Juste ciel ! à ses fils !

Je t'aime, ô sol natal, je t'aime et te révère :  
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !  
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,  
La terre où nous vivons doit-être un ciel pour nous !

Je vous aime, rivages,  
Ciel de feu, blancs nuages,

Rivières majestueux,  
Bois remplis de mystères,  
Montagnes solitaires,  
Torrents impétueux,  
Hivers, vents et tempêtes,  
Printemps d'amour qui jettes  
Mille arômes nouveaux.  
Été d'azur, automne  
Que la moisson couronne,  
Brillants chœurs des oiseaux !...

Je t'aime, ô sol natal ! je t'aime et te révère !  
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !  
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,  
La terre où nous vivons doit-être un ciel pour nous !

O Patrie adorée  
Est-il une contrée  
Aussi belle que toi ?  
Aux jours sombres d'orage  
Tu puises le courage  
Dans l'amour et la foi !  
Tu n'es pas affaiblie  
Par un lâche repos !  
O terre des héros,  
Tu n'es pas avilie !  
Non ! j'en appelle à vous,  
Antiques sanctuaires  
Où je prie à genoux,  
Non ! j'en appelle à vous,  
O cendres de mes pères !

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aïeux !

Laissez vos linceuls de poussière !

Secouez le sommeil qui pèse sur vos yeux,

Mânes, parlez à ma prière !

Dites, n'est-il plus beau votre cher Canada

Et sa gloire est-elle périée ?

La terre qu'autrefois votre sang féconda

N'est-elle plus jamais fleurie ?

Voyez nos champs couverts d'une riche moisson,

Voyez nos villes florissantes,

Dans nos beffrois d'argent entendez-vous le son

De nos cloches retentissantes ?...

Ah ! si notre vertu chancelle un seul moment,

Si jamais notre foi succombe,

Pour nous marquer au front d'un stigmate infâmant,

Mânes, sortez de votre tombe !...

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aïeux !...

Nos bois, nos champs et nos montagnes  
Ont pour vous saluer des échos merveilleux !...

Pour revoir nos vertes campagnes,  
Pour revoir le beau ciel que vous avez chanté

Aux jours lointains de votre vie ;  
L'orgueilleux Saint-Laurent que vous avez dompté

Et dont chaque vague asservie  
Semble redire encor votre nom glorieux ;

Pour voir si nos grandes rivières  
Promènent aujourd'hui sous de plus pâles cieux

Des ondes moins pures, moins fières ;  
Pour voir si le soleil dore moins nos coteaux

A l'heure où gémit la colombe,  
Et si dans nos forêts les concerts sont moins beaux,

Mânes, sortez de votre tombe !...

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aïeux !

Un peuple entier est dans l'attente !

Mânes, pour le juger paraissez en ces lieux !

Dites si d'une âme contente

Il ne s'élançe pas au milieu du danger,

Si son front porte quelque honte,

S'il s'est laissé flétrir par un maître étranger !

Connaît-il un bras qui le dompte

Ce peuple de héros que vous avez formé ?

Sa foi s'est-elle donc éteinte ?

Le temple qu'il vénère est-il jamais fermé ?

Et quand s'est-il courbé par crainte

Devant l'iniquité qui violait ses droits ?

A-t-il l'air d'un peuple qui tombe ?

Pour le dire aux pervers qui méprisent ses lois.

Mânes, sortez de votre tombe ! . . .

.....  
O mon luth, suspend tes accords ;

Repose aux branches reverdies. . . . .

Quel flot de saintes mélodies

S'élève soudain de nos bords ! . . . .

Est-ce votre voix infinie,

Chœurs éternels que j'entend en tout lieu ?

Est-ce votre douce harmonie,

Esprits d'amour qui chantez devant Dieu ?

.....

Cieux, déroulez sur notre tête

Vos voiles de pourpre et d'azur !

Soleil, brille d'un feu plus pur !

Que la terre en ce jour revête

Toute sa gloire et sa beauté !

Que l'onde plus mollement coule

A travers le pré velouté !

Que l'oiseau plus gaiment roucoule !

Que tout s'unisse à ces concerts  
D'un peuple qui demande place  
Parmi les grands peuples qu'embrasse  
L'orbe éclatant de l'univers !

.....

Ouvrez ! ouvrez votre aile diaphane,  
Anges gardiens de mon jeune pays !  
Mon humble chant n'a pas été profane,  
Portez à Dieu les hymnes que j'ai dits !

**DONNACONA**

# DONNACONA

L'auteur (1) nous représente Donnacona le chef de Stadacona dormant dans son wigwau. Son sommeil est agité ; il rêve aux conséquences qu'auront pour sa race et pour son pays l'arrivée des étrangers.

## I

Stadacona dormait sur son fier promontoire ;

Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,

Protégeaient son sommeil.

(1) E. hon. P. J. O. Chauveau.

Le roi Donnacona dans son palais d'écorce  
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,

Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines :

Il venait de soumettre à ses lois souveraines

Douze errantes tribus.

Ses sujets poursuivaient en paix dans les savanes

Le lièvre et la perdrix ; autour de leurs cabanes

Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,

Il se tournait fiévreux sur sa brâlante couche

Le roi Donnacona !

Dans un demi-sommeil, péniblement éclosés,

Voici, toute la nuit, les fatidiques choses

Que le vieux roi parla :

## II

“ Que veut-il l'étranger à la barbe touffue ?

Quels esprits ont guidé cette race velue

En deçà du grand lac ?

Pour le savoir, hélas ! dans leurs fureurs divines,

Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines

Que renfermait leur sac !

“ Cudoagny se tait ; les âmes des ancêtres

Ne parlent plus la nuit ; car nos bois ont pour maîtres

Les dieux de l'étranger ;

Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?

J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance

Conjurer ce danger.

“ J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage

Le chef et son escorte, et châtier l'outrage

Par leur audace offert.

Mais de Cahir-combat ils ont toute la grève,

Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève

D'étranges fleurs couvert.

“ Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée

Les os de nos aïeux ! ma poussière exécrée

N'y reposera pas.

Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,

Dispersés, malheureux maudiront un roi traître

Qu'on nommera tout bas !

« Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide,  
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide

Qui nous donne aujourd'hui :

Elle prendra demain mille fois davantage.

Mon peuple n'aura plus bientôt sur ce rivage

Une forêt à lui.

« Taiguragny l'a dit : De ses riches demeures,

Où, dans les voluptés, il voit couler ses heures

Leur roi n'est pas content,

Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,

Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables

De mon fleuve géant.

« Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,

La hache des combats ! que nulle peur n'arrache

A vos cœurs un soupir !

Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils timides,  
Tous ces fiers étrangers sous vos flèches rapides,

Vous les verrez courrir.

“ Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte,  
Et son pouvoir partout sur le notre l'emporte.

Leur Dieu, c'est un Dieu fort !

Quand il fut homme, un jour, dans un bien long supplice  
De ceux dont il venait expier la malice

Ce Dieu reçut la mort !

“ Doungaya l'a dit : Les tribus de l'aurore,  
Ni celles du couchant, plus savantes encore,

N'ont jamais inventé

De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vaillance  
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,

Puis au ciel est monté.”

### III

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue ;

Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue,

Il partait entraîné.

Les femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,

Criant Agôhanna ! De leur clameur plaintive

Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune

Le marin leur promit qu'à la douzième lune,

Ils reverraient leur roi.

Des colliers d'ésurni scellèrent la promesse..

Cartier les accepta ; puis ils firent liesse,

Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent,

Cinq hivers, cinq étés lentement s'écoulèrent. . .

Le chef ne revint pas.

L'étranger de retour au sein de la bourgade..

Du roi que chérissait la naïve peuplade

Raconta le trépas..

## IV

Vieille Stadacona ! sur ton fier promontoire

Il n'est plus de forêt silencieuse et noire ;

Le fer a tout détruit.

Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,

Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,

Plane une ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,

A moitié démoli, grand par la souvenance

Du roi François premier,

SAINT-SULPICE

SAINT-SULPICE

Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence  
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance.

Elle crut au guerrier !

Donnacona ramène au pays des ancêtres  
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,

Aussi Taiguragny.

Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture,  
On entend cliqueter partout comme une armure

Les colliers d'ésurgni.

Puis se sont dans les airs mille clameurs joyeuses,  
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,

Comme un long hosanna.

Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,  
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,

Répète : Agohanna !